UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

La femme burundaise face à la pauvreté et la précarité dans les petits métiers : Une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura

IRAKIZA, Papias

2020
UB
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/117

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

La femme burundaise face à la pauvreté et la précarité dans les petits métiers: Une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE SOCIO-ANTHROPOLOGIE

LA FEMME BURUNDAISE FACE A LA PAUVRETE ET LA PRECARITE DANS LES PETITS METIERS:

Une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura

Par

PapiasIRAKIZA

Mémoire

présenté en vue d'obtenir

un diplôme de Master en Socio-Anthropologie

Composition du Jury :

Président : Dr Jean Bosco MANIRAMBONA

Directeur : Pr. Athanase NSENGIYUMVA

Co-directeur : Dr. Christine GRARD

Lecteur principal: M.A Aminadab HAVYARIMANA

Bujumbura, Octobre 2020

DEDICACES

A nos parents,

A nos frères et sœurs,

A tous ceux qui nous sont chers,

Nous dédions ce mémoire.

REMERCIEMENTS

Comme tout autre travail scientifique, la rédaction de celui-ci n'aurait pas été possible sans le concours de nombreuses personnes. Qu'il nous soit alors permis d'exprimer nos sincères remerciements à toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce travail. Il nous est aujourd'hui impossible de dresser une liste exhaustive de celles ou ceux qui nous ont accompagné dans la réalisation de ce travail. Mais au risque de juger partialement, nous ne résistons pourtant pas au plaisir de mettre plusieurs d'entre eux en évidence.

Tout d'abord, nos sincères remerciements s'adressent à deux Professeurs-chercheurs et directeurs de notre mémoire, Professeur Athanase NSENGIYUMVA et Docteur Christine GRARD pour leurs encouragements, conseils et critiques constructives. Ils nous ont accompagnés depuis nos premiers pas dans le monde de la recherche universitaire, en tant que nos professeurs dès notre Master1 en socio-anthropologie, puis comme Directeurs de notre mémoire en Master 2. Leur dévouement au travail, leurs conseils et leurs compétences scientifiques nous ont été d'une grande utilité.

Ensuite nos vifs remerciements reviennent à tous les enseignants qui ont contribué à notre formation, depuis l'école primaire jusqu'à cette étape. Tous les professeurs du Département de Socio-anthropologie à l'Université du Burundi et surtout, ceux du programme de formation Nord-Sud. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre grande gratitude.

Nous tenons également à exprimer notre plus grande reconnaissance envers tous nos informateurs qui ont accepté de nous fournir des informations indispensables pour la réalisation de ce travail, et qui, d'une manière ou d'une autre, ont participé à la réalisation de ce travail.

Enfin, nous remercions vivement nos parents, la famille Donatien NSHIMIRIMANA et Madame Marianne MUNEZERO. Leur soutient a été d'une grande importance pour la réalisation de ce Mémoire.

A tous ceux qui, de près comme de loin ont contribué à la réussite de ce travail, nous disons merci !

Papias IRAKIZA

LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS

A/A : Année Académique

ADISCO : Appui au Développement Intégral et à la Solidarité sur les Collines

COTEBU : Complexe Textile de Bujumbura

Ed : Editions

Et al : Et collaborateurs

Etc. : Et cætera

F.Bu : Francs Burundais

FLSH : Faculté des Lettres et Sciences Humaines

FPSE : Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education

http : HyperText Transfer Protocol Secured

ISTEEBU : Institut des Statistiques et d'Etudes Economiques du Burundi

No : Numéro

ONU : Organisation des Nations Unies

p. : Page

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

pp. : De la page…à la page…

PUF : Presses Universitaires de France

U.B : Université du Burundi

www : world wide web

LISTE DES PHOTOS ET TABLEAU

Photos

Photo 1 : Image satellitaire du Quartier NYAKABIGA 13
Photo 2 : Image satellitaire du Marche de COTEBU 15
Photo 3 : Image de deux femmes vendeuses présentant leurs marchandises sans savoir ..... exactement de quoi le client cherche, sur l'Avenue de l'UNESCO…… 41
Photo 4 : Des vendeuses qui se préparent à faire le détail aux environs du marché de COTEBU…….. 47

Tableau

Tableau 1 : Les types de marchandises régulièrement vendus, le capital qu'il faut et les épargnes mensuelles possibles 69

RESUME

Le sujet traité au cours de cette étude porte sur le métier des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura. A la différence des autres activités dites informelles qui sont pratiquées dans la ville de Bujumbura, les femmes vendeuses ne sont pas favorisées à faire leur activité quotidienne. En effet, cette activité de vendre les fruits ou les légumes n'est pas en réalité si récent, plutôt, la nouveauté semble résider dans la manière de faire : faire ce type de commerce dans la rue. Dans la présente étude, nous nous sommes efforcés de décrire le contexte socio-économique de ces femmes vendeuses. Comment elles s'adaptent pour réussir dans cette activité, analyser les stratégies qu'elles adoptent pour contourner les défis auxquels elles sont exposées et comprendre comment une femme vendeuse de la rue envisage l'avenir dans son métier.

Pour réaliser ce travail, la démarche méthodologique mobilisée s'inscrit dans le cadre de la socio-anthropologie. Pour cette raison, les méthodes et les techniques utilisées sont essentiellement ethnographiques. Les hypothèses opérationnelles émises pour cette étude circonscrivent le contexte socio-économique de ces femmes vendeuses. Ces hypothèses stipulent que les femmes vendeuses sont confrontées à des situations de « pauvreté et de précarité » et acceptent cette situation de manière différente. Leurs stratégies d'adaptabilité et leurs motivations de s'investir dans cette activité sont différentes d'une femme à une autre.

Les résultats de ce travail ont premièrement montré que, ces femmes vendeuses s'investissent dans cette activité pour la survie familiale. Elles se considèrent comme des actrices capables de mettre en œuvre des stratégies personnelles de réussir malgré elles. De cette façon, les motivations de l'une ou de l'autre femme vendeuse restent comme une façon de comprendre ce qu'elle vit. Ce pendant les motivations les plus porteuses pour toutes les femmes vendeuses interpellent la débrouillardise et la survie.

Deuxièmement, les résultats confirment que ces femmes vendeuses sont confrontées à des cas de stigmatisation et de jugements dégradants. Cette figure de stigmatisation renvoie à des considérations sociales incorporées sur ces femmes vendeuses, notamment : les soupçons de prostitution et les tracasseries policières. Mais, les femmes vendeuses rencontrées s'éloignent de ces considérations en défaveur de leurs vécus. Elles s'apparentent à une autre figure : celle des femmes qui méritent une attention particulière, des femmes qui travaillent avec courage et détermination pour vivre et faire vivre leurs familles.

Mots clés : *La pauvreté, la précarité, le métier, commerce de la rue ou commerce ambulant et résilience.*

ABSTRACT

The subject explored throughout this study relates to the profession of female street vendors in city of Bujumbura. Unlike other so called informal activities that are practiced in the city of Bujumbura, female street vendors are not favored to do their activity. They are chased by security guards or police. Indeed, this activity of selling fruits or vegetables is not actually so recent, rather, the novelty seems to be in the way of doing: doing this type of business in the street. In this study, we have attempted to describe the socio-economic background of these female street vendors, how they adapt to be successful in this activity, analyze the strategies they adopt to circumvent the challenges they are exposed to and understand how a female street vendor is considering the future in her profession.

To carry out this work, the methodological approach used falls within the framework of socio-anthropology. For this reason, the methods and technics used are essentially ethnographic. The operational assumptions for this study circumscribe the socio-economic context of these female street vendors. These assumptions state that female street vendors face situations of "poverty and precariousness" and accept this situation in different ways. Their adaptability strategies and their motivations to get involved in this activity are different from one woman to another.

The results of this work first showed that these female street vendors invest in this activity for the survival of the family. They see themselves as actresses capable of implementing personal strategies to succeed in spite of themselves. In this way, the motivations of one or the other female street vendors in this trade remain as a way of understanding what she is going through. The most promising motivations for all female street vendors call for resourcefulness and survival.

Second results of this study confirm that these female street vendors face cases of stigma and degrading judgments. This figure of stigmatization refers to social considerations incorporated into these female street vendors, in particular: suspicion of prostitution and police harassment. But the female street vendors we met move away from these considerations to the detriment of their lived experience. They are like another figure: that of women who deserve special attention, women who work with courage and determination to live and support their families.

Keywords: *poverty, precariousness, occupation, street trading or itinerant trade and resilience.*

TABLE DES MATIERES

DEDICACES i

REMERCIEMENTS ii

LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS iii

LISTE DES PHOTOS ET TABLEAU iv

RESUME v

ABSTRACT vi

TABLE DES MATIERES vii

0. INTRODUCTION GENERALE 1

0.1. Objet de recherche 2

0.2 . Justification du choix du sujet de recherche 3

0.2.1. Motivations personnelles 3

0.2.2. Motivationsscientifiques 3

CHAPITRE I: PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE DE RECHERCHE 5

Introduction 5

I .1. Problématique 5

I.1.1. Question de recherche 9

I. 1.2. Des hypothèses 10

I.1.2.1. Hypothèse générale 10

I.1.2.2. Hypothèses opérationnelles 11

I.2. Procédures méthodologiques 12

I.2.1.Terrains d'enquête 12

I.2.2. De l'échantillonnage 15

I. 2.3. Pertinence de la méthode, Techniques et instruments de collecte de données 16

I.2.4. Pré-enquête et les enquêtes proprement dites 18

I.2.4.1. Travail de pré-enquête 18

I.2.4.2. Déroulement de l'enquête 19

I.2.5. De la retranscription-traduction des données empiriques 20

I.2.6. Difficultés rencontrées et les stratégies d'adaptation 21

I.2.7. Quelques stratégies d'adaptation aux difficultés rencontrées 23

Conclusion 24

CHAPITRE II: ASPECTS THEORIQUES : DÉFINITIONS DES CONCEPTS ET POSITIONNEMENT THEORIQUE…… 25

Introduction 25

II. 1. Définitions des concepts 25

II. 1.1. Pauvreté et précarité 25

II. 1.2. Métier 29

II.1.3. Commerce de la rue « commerce ambulant ou vendeur de la rue» 31

II.1.4. Résilience 32

II. 2. Positionnement théorique 34

II.2.1. Anthropologie de la globalisation 34

II.2.2. Théorie de l'interactionnisme 35

Conclusion 39

CHAPITRE III: LES FEMMES VENDEUSES DE BUJUMBURA 40

Introduction 40

III. 1. Conditions socio-économiques de la femme au Burundi 40

III.1.1. Femmes des milieux urbaines dans les activités génération de revenue 40

III.1.2. Quelques éléments de facteurs de prolifération du métier de femmes vendeuses de la rue à Bujumbura 42

III. 2. Le quotidien des femmes vendeuses de la rue 44

III. 2.1. Jeanne la combattante 44

III. 2.2.Zamda, détaillante au marché de COTEBU 45

III. 2.3. Diane et le Chômage 47

III. 2.4. Josiane à l'Agence de voyage Volcano 49

III. 2.5. Neema, très tôt orpheline est devenue vendeuse depuis dix ans 50

III.2.6. Alice, ancienne commerçante déchue dans leGrainier de Bujumbura 51

III.2.7. Rosalie, victime de l'ivrognerie de son mari (10/Février /2020) 53

Conclusion 55

CHAPITRE IV: ADAPTABILITE, DEBROUILLARDISE ET STRATEGIES DE SURVIE DES FEMMES VENDEUSES…… 56

Introduction 56

IV.1.Vivre à tout prix 56

IV.1.1. Rester débout quand rien ne vas plus 56

IV.1.2. De la solidarité et la convivialité 59

IV.1.3. Stigmates et préjugés 61

IV.2. De la débrouillardise aux stratégies de survie 65

IV.2.1. Femmes courageuses 65

IV.2.2. Un métier rentable, malgré les conditions de travail 67

IV.2.3. Astuces et stratégies d'adaptations au métier de femmes vendeuses 68

Conclusion 71

CONCLUSION GENERALE 72

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 74

ANNEXES 79

0. INTRODUCTION GENERALE

Au Burundi, la participation de la femme dans la production du revenu familiale est une forme de mutation sociale récente. Au paravent, la contribution économique de la femme était essentiellement limitée dans les travaux ménagers et le travail des champs destinés pour la production de l'alimentation familiale. Les différentes crises répétitives qui se sont succédé sur le Burundi, depuis son accession à l'indépendance ont occasionné la précarité socioéconomique dans les ménages. Cela a engendré des répercussions importantes sur l'économie familiale et a favorisé par conséquent, la vulnérabilité des couches défavorisées. Dans ce contexte, les femmes, quel que soit du milieu rural et du milieu urbain, restent toujours avec des problèmes par rapport à leur manière de s'investir pour faire face à la pauvreté et la précarité.

Dans la perspective de ce travail, nous avons cherché à faire une description ethnographique sur le contexte socio-économique des femmes, qui exercent, pour des raisons diverses, le métier de femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura. Cette catégorie de femmes a été abordée empiriquement car elle constitue le groupe cible de notre enquête. Ces femmes qui pratiquent ce commerce, sont partout sur les routes, circulent dans les quartiers, d'autres s'installent sur certains emplacements stratégiques au milieu des quartiers pour vendre.

L'hypothèse centrale de cette recherche décrit le métier de vendre dans la rue, en questionnant principalement le contexte socio-économique de ces femmes vendeuses. Cette hypothèse interroge surtout leur manière de vivre tout en essayant à comprendre la place que ces femmes vendeuses accordent à ce métier. Cette hypothèse générale est accompagnée des hypothèses opérationnelles qui ont été vérifiées au niveau des résultats de ce travail.

Ce mémoire est composé de quatre chapitres. Dans le premier chapitre, il a été d'abord question de parcourir la problématique de cette recherche ainsi que la méthodologie utilisée. Dans ce cas, une question générale de cette recherche a été formulée, ce qui nous a permis de faire des hypothèses et des objectifs de cette recherche. Le deuxième chapitre élucide certains concepts nécessaires à la compréhension de ce texte ainsi que le positionnement théorique dans lequel notre étude a été située. Le troisième chapitre fait une contextualisation de notre objet d'étude tout en faisant une description qui s'appuie sur des rencontres faites avec les femmes vendeuses dans leurs milieux de travail.

Le quatrième chapitre a été intitulé « adaptabilité, débrouillardise et stratégies de survie ».Ce dernier porte sur l'analyse et l'interprétation des principaux résultats de cette recherche. D'abord le premier point de ce chapitre traite les motivations et les expériences professionnelles de ces femmes vendeuses dans leur métier. Ensuite, dans le deuxième point de ce chapitre, il a été question d'analyser la débrouillardise et les stratégies d'adaptabilité de ces femmes vendeuses. Cette analyse critique tire le fil de compréhension et de significations sur les cas décrits en faisant une discussion entre les données empiriques et la théorie. Enfin, le travail se termine par une conclusion générale qui retrace les principaux résultats de cette recherche et fait une ouverture vers d'autres recherches sur cette thématique de recherche.

0.1. Objet de recherche

Dans un contexte où la situation des femmes sans emploi fixe s'observe facilement, nous avons décidé, pour le cas concret, de faire une étude sur des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura. Ces femmes sont dans des situations où elles sont obligées de se débrouiller en exerçant un métier de vendeuses de la rue. Ainsi, le nombre de ces femmes vendeuses, surtout en Mairie de Bujumbura, qui ne cesse d'augmenter suscite beaucoup de questionnements. Ces dernières font face à d'énormes difficultés lorsqu'elles exercent ce métier. Nous citerons entre autres, les pourchasses policières, les conditions de travail difficiles, etc.

Il suffit seulement de sortir de chez toi dans la ville de Bujumbura pour les voir. A tout bout d'entrée de certains quartiers, notamment à l'intérieur des quartiers populaires, au bord des routes…; on rencontre des femmes vendeuses dans presque les mêmes situations de marchandages. Certaines portent des paniers sur la tête, d'autres restent debout des heures et des heures au bord de certains axes routiers, d'autres encore sillonnent à l'intérieure des quartiers, en toquant de porte à porte. D'autres au rythme des chants, en scandant de plusieurs reprises les marchandises à distribution:*« ya myumbati,rengarenga,pasteke ,ibitunguru n'inyanya turagurisha,…* ». Pour dire « *des maniocs, des amarantes, des pastèques, des ognons et les tomates sont en vente ici,…*»[1].

[1] Ces femmes vendeuses ont inventé une forme de marketing qui s'adapte a leur situation, il marche dans les rue a l'intérieur des quartier en faisant une sorte de rappel de ce qu'elles portent, sous une forme de chanson.

De ce cela, nous avons préférez nommer ces femmes, *« des femmes vendeuses de la rue »* parce qu'elles travaillent dans la rue et cette image de la rue stipule leur situation de travail.

0.2. Justification du choix du sujet de recherche

Le choix du sujet de notre travail de recherche : **« La femme burundaise face à la pauvreté et la précarité dans les petits métiers *» :* une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura**, est le résultat d'une expérience que nous avons vécu dès la fin de nos études universitaires de Baccalauréat en 2017.

0.2.1. Motivations personnelles

La motivation personnelle résulte de l'expérience vécue dans ce type d'activité qualifié d'informel. Dès la fin des études universitaire du premier cycle, avec mon ami qui venait de terminer ses études en droit, avons pensé à trouver une activité qui peut nous permettre de continuer de survivre dans la ville de Bujumbura. Ainsi, nous avons fixé notre investissement dans le petit commerce, précisément sur les produits vivriers. Nous avons décidé de nous installer au marché de COTEBU du fait que ce marché est connu pour être le centre d'approvisionnement en produits vivriers qui proviennent dans les provinces de l'intérieur du pays. Dans ce cas, nous avions la chance de trouver facilement des produits à écouler ou à vendre. Dans cette aventure, nous nous sommes confrontés à de nombreuses formes d'interactions que nous n'avons pas pu cerner au cours de cette période. C'est ainsi qu'avec le début de notre formation en Master, les questionnements et les rencontres que nous avons vécus n'ont pas cessé de surgir, surtout dans les différents travaux de recherche que nous avons effectués dans le cadre des cours.

0.2.2. Motivationsscientifiques

Notre objet d'étude qui porte sur les conditions socio-économiques dans lesquelles les femmes vendeuses de Bujumbura s'investissent dans ce métier peut se justifier comme étant une forme de continuité des observations: c'est une forme de continuité des travaux de recherche effectués à partir du Master1. Dans ces travaux, nous mentionnons surtout le travail effectué dans le cadre du cours intitulé Socio-anthropologie de la pauvreté et de la précarité.

Dans ce travail de terrain dans la ville de Bujumbura, nous avons fixé notre observation sur les femmes qui balayent les routes.Selon nos observations et les entretiens effectués avec les différentes femmes que nous avons échangées, nous avions constaté que ce métier est d'une importance capitale sur la vie de celles qui le pratiquent. Ce qui nous a amené à conclure que:le travail de balayer les rues à Bujumbura fait vivre ces femmes au quotidien en veillant à la satisfaction de leurs besoins quotidiens.

Dans le cadre d'autres travaux de terrains, dans des cours différents, nous avons pu rencontrer d'autres cas des métiers précaires dans lesquels les femmes sont plus actives, dont le métier de femme vendeuse de la rue. Dès lors, la présence de ces femmes vendeuses dans tous les quartiers et qui ne cesse d'augmenter continue à susciter nos questionnements. Dans ce cas, notre objet d'étude est le résultat des observations continues de tous les jours. Dans le présent travail, nous sommes intéressés par cette catégorie des femmes qui font le commerce ambulant en Mairie de Bujumbura, qui, malgré les conditions de travail difficiles sont toujours persévérantes afin d'assouvir les besoins de leurs familles.

CHAPITRE I: PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE DE RECHERCHE

Introduction

Dans ce chapitre, nous avons d'abord focalisé notre attention sur le monde de l'employabilité féminine. Cette lecture de l'état des lieux du travail et du métier féminin est suivie d'une mise en relation avec le cas concret du métier de femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura. Cette problématisation se concrétise par la formulation d'une question de recherche, par laquelle d'autres questions spécifiques en découlent. En fin, des hypothèses qui ont fait objet de constatation ou de réfutabilité au niveau des analyses concrétisent cette problématisation. C'est dans ce chapitre que nous avons également dressé l'ensemble du protocole de collecte des données, ce qui permettra à nos lecteurs de comprendre notre position dans cette recherche. Dans ce cas, des contraintes rencontrées pendant le temps de la collecte des données ainsi que quelques stratégies adoptées pour contourner ces contraintes ont été dégagées.

I.1. Problématique

La problématisation dans une recherche, consiste à mettre en évidence les différents questionnements qui constituent le point de départ de la recherche. Pour Campenhoudt L.V, Marquet J.,Quivy R : «*La problématique est l'approche ou la perspective théorique qu'on décide d'adopter pour traiter le problème posé par la question de départ. Elle est l'angle sous lequel les phénomènes vont être étudiés, la manière dont on va les interroger*.»[2]. Pour nous situer dans la problématique de notre étude, nous avons préféré de décliner nos interrogations sur le sujet traité en passant sur des aspects généraux. Ces aspects ont été concrétisés sur un cas concret des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura.

- **La femme, la société et le travail**

Dans le monde du travail et de l'employabilité dans son ensemble, des phénomènes de ségrégation sexuée persistent et pénalisent la carrière féminine.[3] Dans le domaine de la créativité et l'exercice des métiers fixes et évolutifs, les femmes connaissent des difficultés que les hommes.

[2]Campenhoudt L.V, Marquet J. Quivy R. Manuel de recherche en sciences sociales, Paris, Dunod, 2017, p.81
[3]Marouani et al. Travail du Genre, Paris, La Découverte, 2003, p.43

Ceci limite par conséquent leurs capacités à générer des revenus qui leur permettraient de satisfaire aux besoins de leurs familles. De plus en plus, à travers la littérature déjà existante, on insiste beaucoup sur les causes lointaines de cette situation actuelle des femmes par rapport à l'employabilité et l'exercice d'un métier.

Aujourd'hui, il est d'une extrême importance de souligner que la femme doit contribuer dans l'accroissement du développement de son foyer à partir de son milieu de vie. Ici, nous pouvons nous appuyer sur l'idée de Sassen cité par Hirate qui ne cache pas de montrer l'importance de considérer les femmes en tant qu'acteurs économiques à valoriser. Il le dit ainsi : «*...par leur travail, tant dans les villes globales que dans le circuit de survie, les femmes, si souvent dévalorisées en tant qu'acteurs économiques, occupent des positions cruciales dans la construction des nouvelles économies et le développement de celles existantes »*[4].Cela montre que l'existence des femmes qui intègrent dans tel ou tel autre activité génératrice des revenus reste un avantage incontournable malgré que le rôle de celles-ci reste négligé dans certaines sociétés.

Quels que soient les polémiques et les débats qui reviennent sur de telles thématiques allant dans le sens de l'émancipation féminine, en Afrique, il faut souligner que de telles difficultés rencontrées par les femmes perdurent. Ces dernières ne cessent de tenter leur chanced'accroitre leur revenu dans divers petits métiers. Au Burundi, comme ailleurs en Afrique, les femmes sont de plus en plus marquées par le manque de carrière et sont par la suite confrontées à une situation dite de *pauvreté ou de précarité*. Par ailleurs, les femmes constituent la frange de la population la plus touchée par pauvreté et la précarité.

- **Femmes burundaises et employabilité**

Au Burundi, les difficultés liées à l'épanouissement socio-économique de la femme ont été aggravées par un ensemble des conditions socio-économiques diverses : de préjugés socioculturels qui dominent la vie de la société burundaise et les différentes crises politique qu'a traversé le Burundi depuis son accession à l'indépendance. A cela s'ajoute d'autres facteurs non favorables à l'épanouissement de la fille dont la moindre chance d'accès à l'éducation.

[4]Marouani et al. *Op.cit.*, 2003.p 16

Dans la culture burundaise surtout machiste[5], le garçon, homme en devenir a été toujours encouragé à aller à l'école pour poursuivre ses études ou à s'exercer à des différents métiers. Pour ce faire, le garçon reste avec des facilités d'accès à l'épanouissement socio-économique, dont l'exercice de certains métiers.

Au contraire, la fille, future maman a été toujours encouragée à s'occuper des travaux ménagers. Cela a eu comme conséquence que la majorité des femmes se retrouve dans des situations des personnes précaires.Dans la perspective de Régis Pierret (2013), dans son article *« Qu'est-ce que la précarité ?»* laisse voir trois catégories de personnes précaires *: les « protégés », les « précarisables» et les « précarisés »*.Notre travail de recherche s'effectue dans un contexte assimilable à cette dernière catégorie dites des personnes*« précarisés »*.*Selon* Régis Pierret :

« *Cette catégorie des personnes précarisées constitue un groupe où nous franchissons un cran supplémentaire. Là, il n'y a plus l'angoisse de la perte de l'emploi car il est déjà perdu, ou n'a jamais été connu(…).Potentiellement précaires, ils ont le sentiment d'être précarisés, l'emploi ne leur offre aucune certitude, ils sont dans l'insécurité permanente, dans la hantise de rejoindre la cohorte des exclus. Ils se sentent menacés par l'exclusion et s'ils travaillent, ils ne savent pas pour combien de temps encore.»*[6]

Nous précisons d'avance que notre thématique de recherche s'inscrit dans un champ plus vaste des genres et société. Dans notre travail de lecture, nous avons remarqué que nous ne sommes pas les seuls à avoir travaillé sur cette thématique. Dans l'ensemble, les auteurs se sont beaucoup intéressés sur l'entrepreneuriat féminin. Ainsi, pour Tchouassi G[7]., dans son article «*Femmes entrepreneurs au Cameroun : une approche par les récits de vie* », nous donne des précisions sur la situation contemporaine de la femme africaine par rapport à son travail ou son métier. Dans cet article, l'auteur essaie de montrer que, des femmes en Afrique ont un travail instable, mal rémunéré, peu valorisé socialement pour lequel les possibilités de promotion et de carrière sont presque inexistantes et les droits sociaux sont faibles ou bafoués.

[5]C'est-à-dire qui accorde une place importante à l'homme, quelque fois en défaveur de la femme.
[6]Régis Pierret, «Qu'est-ce que la précarité ? », *Socio* [En ligne] ,2 | 2013, mis en ligne le 15 avril 2014, consulté le 25 mai 2020 à partir de URL : http://journals.openedition.org/socio/511.
[7]TCHOUASSI, G. «Femmes entrepreneurs au Cameroun : une approche par les récits de vie", revue Congolaise de Gestion, no 2et 3 Janvier- Décembre, 2000.p67-77.

Dans ce même sens, KAZE N. dans son mémoire « *Etude de l'entrepreneuriat féminin au Burundi : des entrepreneures et leurs motivations* » dégage les différentes motivations et contraintes liées à l'entrepreneuriat féminin au Burundi. Avant d'arriver sur des conclusions sur son travail, KAZE dégage un ensemble de facteurs influents et qui empêchent les femmes burundaises à se lancer dans le monde entrepreneurial. Dans les conclusions KAZE essai de montrer que, au Burundi les différentes formes d'adaptations des femmes dans le monde entrepreneurial sont beaucoup plus influencées par leur situation de pauvreté au sein de leurs familles respectives.

D'autres auteurs ont essayé de travailler sur ce sujet, mais en adoptant d'autres perspectives différentes de la nôtre. Pour Faustin MULINDAHABI dans son mémoire *« Essai d'analyse du fonctionnement du secteur informel dans la diminution du chômage au Burundi»* revient surle dynamisme du secteur informel au Burundi et qui élargit de plus en plus ses activités. Selon lui, au Burundi : « *le secteur informel existe et demeure même prépondérant étant donné que les structures et les lourdes tendances démographiques et, en particulier, le fort degré d'inadéquation (formation-emplois) dans le secteur structuré ne tendent jamais a s'améliorer* »[8]. Dans les conclusions sur son travail, l'auteur montre que : « *le secteur informel, tout en demeurant méconnu voire même combattu, jouerait un rôle considérable au Burundi, du moins sur le plan microéconomique ».*

IYAMUREMYE[9] a abordé cette thématique de recherche en rapport avec les femmes vendeuses de Bujumbura dans une perspective psychosociologique. Dans son travail de recherche, IYAMUREMYE avait comme question de recherche : *« Quel est le vécu psychosocial d'une femme exerçant le métier de commerce ambulant ? »*Celui-ci arrive sur des conclusions qui stipulent que les femmes pratiquant le commerce ambulant dans la ville de Bujumbura rencontrent des difficultés qui affectent leur vécu psychosocial; notamment : les conditions de vie précaires dans ce métier, des difficultés relationnelles avec les conjoints, les enfants et l'entourage.

[8]Faustin MULINDAHABI, Essaie d'analyse du fonctionnement du secteur informel dans la diminution du chômage au Burundi : cas des activités informelles à Bujumbura Mairie, Bujumbura, UMLK, 2010, p.32.
[9]IYAMUREMYE, .W. Approche psychosociologique du métier de commerce ambulant chez une femme : Une étude menée auprès des femmes exerçant le commerce ambulant en Mairie de Bujumbura, Mémoire inédit, Bujumbura : UB, FPSE, 2017.

Pour nous familiariser avec certains concepts clés en rapport avec notre sujet de recherche d'autres auteurs comme Jérôme Monnet, dans *«L'ambulantâge: Représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation »*[10] nous intéresse. Cet auteur donne des précisions sur ce qu'est le *commerce ambulant ou informel.*

Nous nous sommes également intéressés à Serges Paugam[11], dans son article*« les formes contemporaines de la pauvreté, de la précarité et de l'exclusion »*, où cet auteur donne des précisions sur les concepts de « *Pauvreté et de précarité »*, des concepts qui apparaissent dans notre sujet de recherche. Serges Paugam nous montre à quel point les deux concepts de « *pauvreté et précarité* » s'influencent mutuellement et s'observent simultanément dans les mêmes situations. Ceci nous aide alors à prolonge notre réflexion sur le contexte burundais et surtout, sur le cas des femmes vendeuses de Bujumbura.

Alors, aborder les causes et les conséquences de la situation des femmes vendeuses de la rue est un travail d'une importance capitale. Décrire le contexte socio-économique de ces femmes vendeuses, pourrait contribuer à comprendre plusieurs aspects sur ce métier au terme de ce travail de recherche. En effet, dans la société, ce métier est perçu différemment: certains le considèrent comme une alternative pour survivre, d'autres y voient un acte de courage ou de débrouillardise, d'autres plus encore comme un métier qu'il faut valoriser. Et de la part de l'autorité municipale, c'est une pratique qu'il faut bannir et combattre. Cependant ce métier est un outil d'autonomisation, de socialisation et d'investissements que les femmes vendeuses réalisent pour améliorer leur vie quotidienne.

I.1.1.Question de recherche

Dans notre travail de recherche, notre question de départ était beaucoup plus orientée vers les stratégies que les femmes vendeuses de la rue de Bujumbura mettent en place pour survivre dans ce métier. Mais avec notre travail de terrain, cette question initiale ne nous semble plus pertinente. A part des stratégies de survie, ces femmes vendeuses ont évoqué d'autres situations qui, d'une manière ou d'une autre influencent leur manière de travailler.

[10] Jérôme Monnet, *« L'ambulantage : Représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation »*, Cybergeo : European Journal of Geography [En ligne], Politique, Culture, Représentations, mis en ligne le 17 octobre 2006, consulté le 15 décembre 2019.

[11] Paugam Serge. Les formes contemporaines de la pauvreté et de l'exclusion. Le point de vue sociologique. In: Genèses, 31, 1998. Femme, famille, individu. pp. 138-159.

Pour comprendre cette logique du terrain, nous avons posé notre question de recherche comme suit: Dans quels contextes socio-économiques les femmes vendeuses de Bujumbura s'investissent-elles dans ce métier?

Par cette question, des questions spécifiques y ont découlé et sont les suivantes:

- Quelles sont les stratégies adoptées par les femmes vendeuses pour pérenniser leur métier ?

- De quelle façon exercer ce métier nécessite une certaine acquisition de différentes compétences?
- Quelles sont les qualités/compétences/ aptitudes nécessaires pour une femme qui exerce ce métier?
- Comment les femmes vendeuses parviennent-elles à s'autonomiser dans ce métier ?
- y a-t-il des attitudes ou des manières d'être privilégiées quand on est dans ce métier ?
- Comment les femmes vendeuses parviennent-elles à gérer la conciliation entre ce travail et les préoccupations familiales ?
- Comment une femme vendeuse de la rue envisage-t-elle l'avenir de son métier?
- Pourquoi ce métier attire beaucoup plus les femmes que les hommes?
- Quelles sont les motivations profondes et personnelles pour s'intégrer dans ce métier ?
- Comment une femme vendeuse de la ville de Bujumbura vit-elle ce métier ?
- Que font les conjoints des femmes vendeuses?

I. 1.2. Des hypothèses

I.1.2.1.Hypothèse générale

Le métier de femmes vendeuses de la rue est une activité qualifiée de précaire du fait que ce métier s'effectue dans des situations et contextes difficiles. La majorité de la population qui s'adonne à ce type d'activité sont des femmes des statuts matrimoniaux différents : certaines sont des femmes qui habitent avec leurs maris, d'autres sont des jeunes filles non encore mariées et d'autres encore sont des femmes veuves chefs de ménages avec des enfants en charge. Beaucoup sont établis dans des quartiers périphériques de la ville de Bujumbura où le loyer est moins cher, mais non favorable à ce type de commerce. Pour réussir la journée dans leurs activités commerciale dans la rue, ces femmes font face à d'énormes difficultés.

Elles s'investissent dans ce métier pour des raisons diverses et se projettent dans l'avenir de manière différente.

I.1.2.2.Hypothèses opérationnelles

1. Le contexte socio-économique des femmes vendeuses de Bujumbura n'est pas identique, elles sont confrontées à des situations de « pauvreté et de la précarité » et accepte cette situation de manière différente.

2. Les femmes vendeuses de la rue de Bujumbura adoptent des stratégies différentes pour survivre dans leur situation dite de « pauvreté et de précarité.»

3. Les femmes vendeuses de la rue de Bujumbura s'ajustent constamment pour parvenir à jouer leur rôle de mère d'enfants et de femme mariée ou de femme chef de ménage.

4. Les motivations d'intégrer dans ce métier sont différentes d'une femme à une autre.

Pour répondre à toutes ces questions posées et vérifier nos hypothèses de recherche, nous avons jugé essentiel d'élaborer des objectifs à atteindre:

- **Objectif général**

Ce travail de recherche a pour objectif général de donner une description du métier de vendeurs de la rue, en questionnant essentiellement le contexte socio-économique des femmes vendeuses, tout en interrogeant leur manière de vivre et en cherchant à comprendre la place que ces femme vendeuses accordent à leur métier.

- **Objectifs spécifiques**

- Comprendre la situation socio-économique des femmes vendeuses en nuançant un angle de vue sur les concepts de « pauvreté et de la précarité ».
- Cerner les motivations profondes et personnelles d'une femme vendeuse ambulante pour avoir intégré dans ce métier.
- Découvrir les stratégies que ces femmes vendeuses adoptent pour survivre dans cette situation dite de « pauvreté et de précarité.»
- Comprendre comment les femmes vendeuses vivent ce métier.

I.2.Procédures méthodologiques

Pour exploiter notre thématique de recherche et arriver sur des objectifs définis pour cette étude, nous avons adopté un ensemble de procédures méthodologiques. Ainsi l'inscription de cette recherche dans le cadre de la socio-anthropologie nous a incités à opter pour la méthodologie qualitative.

Dans cette partie du travail, nous avons montré l'ensemble du processus de collecte des données. Nous avons d'abord discuté les principaux lieux concernés par notre travail et justifié leur choix. Ensuite, il a été question de dresser le panorama de l'ensemble du protocole méthodologique, des techniques et l'instrument de collecte de données qui se sont imposés au service de cette approche empruntée. La population, l'échantillon concerné par notre enquête et le processus du déroulement de cette enquête ont été discutés. Enfin, nous avons terminé la partie de ce chapitre par la formulation de quelques limites rencontrées ainsi que des stratégies adoptées pour les contourner.

I.2.1.Terrains d'enquête

La précision sur nos procédures méthodologiques commence par la présentation des lieux concernés par nos enquêtes. Dans ce cas, il est indispensable de justifier nos choix qui nous ont poussés à considérer tel lieu et pas tel autre car, le phénomène des femmes vendeuses de la rue en marie de Bujumbura est plus répandu. Comme il était impossible de parcourir toute la ville dans son entièreté et d'aborder toutes les femmes vendeuses de la ville de Bujumbura, nous avons alors jugé bon de faire notre terrain de recherche dans deux lieux précis.

- **Quartier de NYAKABIGA**

La première partie de notre terrain de recherche est le quartier Nyakabiga, un quartier parmi les autres où ces femmes vendeuses font circuler leurs produits tous les jours. Le choix de ce quartier est conditionné par deux raisons. Premièrement, choisir ce quartier de Nyakabiga parmi d'autres est dû au fait que le commerce ambulant s'effectue en majorité dans des quartiers très peuplés et populaire.

Deuxièmement, Nyakabiga présente une certaine spécificité par rapport à d'autres quartiers de la Commune Mukaza qui constitue une partie importante de notre terrain d'enquête. Ce quartier est de part et d'autre entouré par d'autres quartiers. Au Nord du quartier Nyakabiga, il y a l'Avenue de l'imprimerie communément appelé Avenue de la mort. Au Sud ce quartier est limité par le quartier de Rohero, un quartier résidentiel non favorable au commerce de la rue. A l'Est, il ya le Campus MUTANGA de l'université du Burundi. A l'Ouest, Nyakabiga est respectivement entouré par les quartiers Bwiza et Jabe.

Alors, l'emplacementde ce quartier de Nyakabiga fait que les habitats soient privés à l'accès facile à des marchés et les centres commerciaux de la Commune Mukaza. De ce fait, les femmes vendeuses profitent cette situation pour faire le marchandage de leurs produits de maison à maison.

Photo1 : Image satellitaire du Quartier NYAKABIGA



Source : Par l'auteur, le 0 3 /2/2020, à l'aide de l'outil « Mobile Topographer»

<u>Légende:</u>

- Sur cette image, nous avons essayé de montrer, par les pointages en bleu les principaux axes sur lesquels les femmes vendeuses s'alignent en attendant les clients. Mais ces stationnements sont passagers, car il n'y a pas de place réservées pour elles ; elles doivent entrer à l'intérieur du quartier pour faire le marchandage de parte à porte.
- La croix en rouge indique notre position lors de la prise de cette image.

- **Marché de COTEBU et ses environs**

Dès le début du travail, nous avons fixé notre terrain de recherche sur le quartier Nyakabiga seulement. Mais, après les entretiens exploratoires[12] , nous avons constaté qu'il est pertinent d'étendre notre terrain en ajoutant le Marché de COTEBU et ses environs. Ceci a été dû au fait que dans la majorité des échanges recueillis, les femmes vendeuses reviennent plus souvent sur leur centre d'approvisionnement, qui est le marché de COTEBU.Pour notre part, nous nous sommes intéressés surtout sur la partie de ce marché située à l'extérieur.

Cette partie nous a semblé comme étant le centre de rencontre et d'approvisionnement de tous les fournisseurs. Ces derniers fournissent des produits agricoles en provenance de l'intérieur du pays pour alimenter toute la ville de Bujumbura. Pour cette raison, la majorité des femmes vendeuses doivent s'y rendre tous les jours les matins pour s'approvisionner en divers produits vivriers, surtout des fruits et des légumes. Dans ce cas, nous avons choisi le marché de COTEBU et ses environs comme notre deuxième partie du terrain de recherche. En d'autres termes, le marché de COTEBU est pour nous, le lieu de départ de l'aventure commercial pour les femmes vendeuses.

[12] Campenhoudt L.V, Marquet .J et Quivy, R. *op.cit*. p.59

Photo2 : Image satellitaire du Marche de COTEBU



Source : Fait par l'auteur, le 0 3 /2/2020, à l'aide de l'outil *« Mobile Topographer »*

<u>Légende:</u>

- les lignes en bleu indiquent les alentours du marché de COTEBU sur lesquels les femmes vendeuses s'assoient après approvisionnement, soit pour faire le détail sur place, soit pour ranger leur marchandise avant d'aller faire circuler leurs produits dans les quartiers.
- Les lignes en rouge indiquent la place réservée aux fournisseurs et où les femmes vendeuses s'approvisionnent tous les jours.
- La croix en rouge indique notre position lors de la prise de cette topographie.

I.2.2. De l'échantillonnage

Selon non observations, dans les différents quartiers et d'autres lieux commerciaux de la ville de Bujumbura, le commerce ambulant est actif et attire plusieurs catégories de personnes : les femmes, les jeunes (filles et garçons) et les hommes. Il est également remarquable que chaque catégorie de personnes tend à se spécialiser dans le marchandage de tel ou tel autre article. Encore plus, ce commerce ambulant concerne presque tous les produits de petite taille que l'on peut trouver au marché (les vêtements pour les petits enfants et les sous-vêtements, les chaussures, les arachides frais ou cuites, les fruits et les légumes…).

Après avoir fixé notre méthodologie et testé le guide d'entretien pendant le pré- enquête, nous nous sommes lancés dans le ciblage de l'ensemble des sujets faisant l'objet de notre étude. Pratiquement, il était difficile, voire impossible d'atteindre toute la population concernée par notre enquête du fait que la taille de cette population est très élevée voire même inconnue. Dans ce cas, il a été difficile pour nous, de travailler sur toutes les catégories de produits et de personnes qui sont impliqués dans le commerce ambulant. Alors nous avons pris quelques cas qui pouvaient nous aider à bien cadre notre sujet.

Pour notre part, nous avons décidé de faire des enquêtes sur les femmes vendeuses des produits vivriersfrais, notamment les légumes et les fruits. Alors, notre enquête s'est focalisée plus précisément sur les femmes vendeuses des produits vivrières précédemment cités et en situation de débrouillardise. La constitution de notre échantillon s'est fait d'une manière purement accidentel que MAYER et OUELLET cités par IYAMUREMYE, définissent comme étant : « *un échantillon constitué de gens que l'on rencontre au hasard jusqu'à ce que l'on atteigne le nombre de personnes désirées.»*[13]

Nous avons donc choisi nos enquêtés en tenant compte des exigences de faisabilité qui étaient à notre portée. Ainsi nos informateurs ont été choisi sans tenir compte ni de leur âge ni de leur provenance ni même de leur statut matrimonial. Toute femme vendeuse qui a accepté de nous partager son vécu quotidien dans le commerce ambulant a été retenue comme élément de notre population d'enquête. Pour rendre beaucoup plus praticable notre méthode de choix des informatrices, nous nous sommes rendu directement sur les lieux les plus fréquentés par les femmes vendeuse de la rue.

I.2.3.Pertinence de la méthode, Techniques et instruments de collecte de données

Le choix de l'ensemble de cette procédure méthodologique est fortement lié à notre objet d'étude. L'objectif étant d'appréhender les femmes vendeuses dans leur situation de débrouillardise dans ce métier, nous avons décidé alors d'appliquer la méthodologie de l'approche situationnelle. David Puaud, dans son article « L'approche situationnelle en anthropologie» décrit cette approche comme suit:«*À partir d'une situation de terrain décrite*

[13] Iyamuremye, .W. Approche psychosociologique du métier de commerce ambulant chez une femme : Une étude menée auprès des femmes exerçant le commerce ambulant en Mairie de Bujumbura, Mémoire inédit, Bujumbura : UB, FPSE. 2017, p.44.

et problématisée, le chercheur développe une ou plusieurs analyses thématiques à partir d'éléments issus de la scène initiale.

La méthodologie de l'approche situationnelle permet de saisir la subtilité des interactions en jeu dans la scène.»[14]Dans ce cas, cette méthode a été exploitée à l'aide des techniques et instruments de collecte de données spécifiques.

- ***Les entretiens***

Dans cette recherche, nous avons utilisé deux formes d'entretiens (les entretiens non directifs et les entretiens compréhensifs), comme techniques de recherche. Stéphane Beaud appelle ces entretiens approfondis des «*entretiens ethnographiques »*[15].Pour BECKER H.S[16], il en appelle les entretiens non directifs où le chercheur s'intéresse à comprendre les représentations, les pratiques et les comportements des acteurs en les considérants de leur point de vue. Plus précisément, dans ce travail, nous avons procédé par :

- ***les entretiens formels semi-directifs*** (c'est-à-dire des entretiens avec une grille préétablie, généralement enregistrés). Cette méthode a été utilisée pour faciliter nos informateurs qui ne cessent de se déplacer. Dans ce cas, les informations nécessaires pour cette enquête ont été retenues à l'aide d'une retranscription sur des feuilles de papier, en repérant les éléments essentiel.
- ***les conversations informelles spontanées*** (c'est-à-dire sans grille et non enregistrées mais notés dans notre cahier de bord).De plus, pour pouvoir exploiter notre thématique de recherche dans sa complexité, d'autres techniques de recherche ont été mobilisées, ce sont notamment :

-des observations directes ; ces observations se sont déroulées au sein de certains petits centres commerciaux dans la ville de Bujumbura où des possibilités des échanges verbaux sont difficiles. Il s'agissait ici d'observer nos informatrices entrain d'agir.

[14]David Puaud, «L'approche situationnelle en anthropologie», e-Migrinter [En ligne], 2016, p3.consulté à partir URL : http://journals.openedition.org/e-migrinter/735 ; DOI : 10.4000

[15]Stéphane, B. *«L'usage de l'entretien en sciences sociale .Plaidoyer pour l'entretien ethnographique»*, Revue des sciences sociales du politique, Volume9, no35, 1996, p.234.

[16].BECKERH.S., « *Biographie et mosaïque scientifique»*. In Actes de la recherche en sciences sociales, Vol.62-63, juin1986.pp.105-110.

-des récits de vie ; ceux-ci ont complétés nos entretiens et nous ont permis à faire une bonne description de ce phénomène étudié, car certaines femmes ont pu aller au-delà des questions posées.

-des recherches documentaires. Cette technique n'a pas été efficace, car la documentation qui traite cette thématique de recherche est limitée.

-Le guide d'entretien[17].

Le guide d'entretien que nous avons utilisé comme instrument de collecte des données nous a permis d'entrer en contact avec nos informatrices. Nous avons interrogé donc des femmes trouvées sur terrain, et ce qui nous intéressait dans ce guide sont les grandes thématiques sur lesquelles nous avons focalisé nos interactions avec nos enquêtées pendant les entretiens. Selon Beaud et Weber: « *Le problème n'est pas non plus de savoir si vous avez posé les bonnes questions pour obtenir de bonnes réponses ; ce qui est essentiel est de gagner la confiance de l'enquêté »*[18]. Dans ce cas, dans les réponses attendues, il n'y avait pas de bonnes ou de mauvaises réponses, car c'est leur avis qui nous intéressait. Pour ce faire, le guide d'entretien utilisé a été élaboré tout en essayant de recadrer notre question de recherche en revenant spécifiquement sur les grandes thématiques où les sous-thèmes développés correspondaient à des objectifs de notre recherche.

I.2.4. Pré-enquête et les enquêtes proprement dites

I.2.4.1.Travail de pré-enquête

Notre première descente sur terrain a débuté dans le mois de Novembre en 2019 pour le travail de pré-enquête. Nous avons d'abord commencé à conduire nos entretiens par des conversations non négociées pour nous approcher des femmes vendeuses. Cette stratégie d'entre en contact avec ces femmes fendeuses a été utilisée soit pendant les moments de négociation avec leurs clients ou soit au moment des scènes de rencontres entre elles. C'est-à-dire entre les femmes vendeuses où des échanges d'informations sont possibles. Dans ce cas, nous avons profité de ces occasions pour mener des échanges non focalisés et des observations éventuelles.

[17]Ce guide d'entretien se subdivise en 5 parties ou thématiques, dont chaque partie se déduise en 5 questions principales, des sous questions possibles ou une reformulation et un indicateur visé dans l'entretien ; ce qui fait que le guide se représente sous forme d'un tableau à 3 colonnes. (Voir annexe p.77)

[18]Stéphane, B. et Weber. Guide de l'enquête de terrain, Paris, La Découverte, 2008, p.203.

Avec le temps et dans presque les mêmes situations, les femmes vendeuses se sont habituées à notre présence et les entretiens ont été conduis sur base d'une justification de notre objet d'étude. Par cette occasion, les quatre entretiens ont été enregistrés sur notre téléphone.

Dans la suite de notre travail de pré-enquête, nous avons pris le temps de réécouter nos quatre premiers enregistrements pour retrouver des questions sur lesquelles nous avons été obligés de faire une amélioration dans notre guide d'entretien.

I.2.4.2.Déroulement de l'enquête

Comme nous l'avons mentionné lors de la pré-enquête, c'est grâce à des prises de contact improvisés avec les femmes vendeuses que nous avons commencé à conduire nos entretiens. Dans ce cas, ces occasions nous ont été d'une grande importance dans l'identification des personnes de contacte qui nous ont été utile lors des entretiens proprement dits. En passant par les mêmes femmes que nous avions pu cibler pendant la pré-enquête, nous avions retrouvé facilement les sujets d'enquête. Ainsi, Blanchet et Gottman nomment ces personnes cibles *« des informateur-relais »*[19].Ces deux auteurs caractérisent ces personnes cibles comme étant des personnes que l'on s'est intégrées au cœur de réseaux sociaux plus vastes et en mesure d'indiquer le nom et l'adresse de la personne concernée par l'enquête.

Ici, nous tenons à affirmer que le temps de pré-enquête que nous avons passé dans les deux milieux (le quartier de Nyakabiga et le marché de COTEBU) , nous a permis d'être en contact direct avec un certain nombre des femmes. Ces dernières nous ont, par la suite introduit facilement à d'autres femmes concernées par notre enquête.Au total, nous nous sommes entretenus avec dix-huit femmes dont les huit entretiens ont été bien enregistrés. Parmi les hui entretiens bienenregistrés et numérotés, les quatre femmes étaient dans la zone Nyakabiga et les quatre qui restent faisaient circuler leurs produits au marché de COTEBU et ces alentours. Le groupe des enquêtés qui reste ont été des conversations spontanées non enregistrées mais sur lesquels nous avons fait des observations et cela à l'aide de notre carnet de terrain.

En effet, comme le soulignent Blanchet et Gottman:« *Une seule information donnée par l'entretien peut avoir un poids équivalent à une information répétée de nombreuses fois dans*

[19]Blanchet, A.et Gotman, A. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1992, p.59.

des questionnaires. »[20].Cela veut dire que dans les recherches qualitatives, l'important n'est pas de parcourir l'ensemble de la population d'enquête mais la recherche de la qualité de l'information.C'est-à-dire l'adéquation entre la construction de l'échantillon et le modèle de l'objet qui est recherché.

Pour préserver l'anonymat des personnes enquêtées, nous avons remplacé les vrais noms des femmes enquêtées par des noms les plus utilisés au Burundi pour désigner les noms des femmes qui font leurs marchandages dans le Quartier de Nyakabiga et dans les alentours du marché de COTEBU. Dès la fin du travail de terrain, nous nous sommes mis à la retranscription et la traduction sur des feuilles de papiers, des données brutes de l'enquête. Nous signalons que le travail d'enquête a été réalisé en Kirundi. Nous avons constaté que toutes les questions ont eu des réponses satisfaisantes.

Signalons enfin de compte que les informations que nous avons recueillies sur le terrain, nous ont permis de présenter les données bruts du terrain, d'en analyser et à interpréter les résultats de la recherche. De manière générale, après une entrée timide sur notre terrain (Quartier Nyakabiga et le Marché de COTEBU)[21], nous avons appris au fur du temps à négocier le terrain, à nous adapter, à faire preuve de souplesse et ainsi à gagner de la confiance de la part de nos informatrices.

I.2.5. De la retranscription-traduction des données empiriques

Après avoir collecté les données de recherche auprès des femmes vendeuses dans le quartier de Nyakabiga et au Marché de COTEBU, nous avons passé à la retranscription-traduction des données recueillies sur terrain. Cette retranscription a été pour nous une phase essentielle pour revisiter en détail l'ensemble de tous nos entretiens. Ainsi Stéphane Beaud, nous donne des précisions sur l'importance de la retranscription d'un entretien : « *…il faut dire que l'importance d'une retranscription intégrale pour les entretiens sur lesquelles on a décidé de travailler de manière intensive, c'est la condition nécessaire pour percevoir et analyser la dynamique de l'entretien.»*[22]

[20]Blanchet et Gottman, *op.cit.* p.54
[21]Le Quartier de Nyakabiga et le Marche de COTEBU sont les deux milieux privilégies pour faire mon travail de terrain.
[22]Stéphane.B. *op.cit*.p.250.

Cette retranscription a été faite en français, mais le travail d'entretien en soi a été réalisé en Kirundi. Pour ce, avant de commencer notre travail d'enquête, nous avionsd'abord choisi de traduire en Kirundi le guide qui a été proposé en Français parce que les personnes que nous devrions rencontrer parlent tous le Kirundi. Dans ce cas, pendant les entretiens, nous avons procédé par l'enregistrement de l'entièreté des entretiens.

Alors cette retranscription-traduction a été réalisée en écoutant les enregistrements des données brutes de l'enquête que nous avons par la suite soumise à l'écrit.

Donc, la retranscription de ces entretiens est le résultat d'une traduction en Français de ce qui a été dit en kirundi. Pendant la retranscription, nous avons remarqué que les informations recueillies pour chaque sujet sont parfois de longues histoires. Dans ce cas, il a été difficile à les retranscrire en intégralité. Pour cette raison, nous avons essayé de présenter et décrire de manière synthétique les données recueillies. Ainsi, l'enquête que nous avons menée nous a permis, à partir des données de la recherche, de recueillir des informations nécessaires qui nous ont permis à développer une analyse sur notre thématique de recherche.

I.2.6.Difficultés rencontrées et les stratégies d'adaptation

- **Confrontation à la différence et l'altérité**

Les femmes vendeuses ne sont pas habituées à mener des conversations avec d'autres personnes sauf leurs clients. Pour cela, notre tentative de parler avec elles créaient des doutes. Le début de nos quatre premiers entretiens a été caractérisé par un sentiment d'altérité grandissant qui s'affichait par des comportements de rejet et de manque d'intérêt à nos demandes.

En effet, quel que soit le type de technique utilisé, notre procédure de collecte des données s'est heurtée à des attitudes réticentes. La plupart de nos interlocuteurs répondaient comme quoi ils étaient très occupés à gagner leur pain quotidien. D'autres avaient plutôt des difficultés à nous répondre clairement. De peur d'être attrapées par les agents de police, ces femmes semblaient avoir refusé toute collaboration, mais au fond d'elles c'est le contraire. Elles sont ouvertes malgré leur environnement de travail. Ainsi, cette peur de l'autre pousse les femmes vendeuses à se refermer sur soi et à avoir des relations distantes. Elles nous considéraient comme un suspect, avec une certaine méfiance et réserve car elles subissent le

plus souvent des bagarres avec la police. Nos tentatives de demande d'entretiens étaient parfois vaines et brouillées.

Nous avons aussi relevé une autre limite liée au niveau de la relation homme-femmes. Dans tous les cas, il a été difficile pour nous de collaborer avec nos enquêtées, car ces femmes se présentent d'une autre manière les hommes.

Les propos d'Ange confirment notre constatation : *« Voir un homme qui s'approche de nous reste un suspect car, dans nos habitudes ce sont les femmes et les jeunes filles qui achètent nos produits »*[23]. Cette femme montre quedansleur activité, il est rare, pour les femmes vendeuses de trouver des clients parmi les hommes. Leurs marchandises intéressent généralement la population féminine qui s'occupe de la cuisine. Pour cela, notre tentative de collaboration était une source d'ennui et de provocation.

- **Difficultés liées aux situations et lieux des entretiens**

Les entretiens proprement dites se sont effectuées dans divers lieux, contextes et situations différents. En cours de marchandage, de porte à porte, au moment de courtes escales, dans les petits centres commerciaux à l'intérieur du quartier et les domiciles de certaines de nos informatrices qui habitent habituellement à Nyakabiga.

Dans toutes ces situations et contextes des entretiens, nous avons relevé une principale limite liée à la qualité des entretiens car nos informatrices n'étaient pas en milieux rassurant et confortable. Dans ce cas, certaines femmes ne répondaient pas à certaines questions et n'étaient pas éloquentes dans leurs manières d'exprimer leur vécu. Ceci se remarque dans les propos de Marie : *« On ne peut pas parler tout et n'importe où, je pense que toi aussi tu comprends bien ce que je veux dire »*[24]. Ici, cettefemme évoque le fait de ne pas être prête à s'exprimer publiquement sur certaines questions comme la sécurité et d'autres questions y relatives.

Dans cette liste de limites liées à des situations et les liens d'enquête, nous pouvons également évoquer la limite de manque d'information de la part de l'autorité municipal. Toute tentative de demande d'information au niveau de la Mairie était soumise à des procédures

[23] Extrait d'entretien d'Ange, ici elle évoque les difficultés des femmes vendeuses lorsqu'il s'agit de collaborer avec les hommes

[24] Extrait d'un entretien avec Marie en date du 03 Février 2020, une femme vendeuse qui circule dans le quartier Nyakabiga.

administratives les plus compliquées. Parfois, nous étions taxes de journalistes sans papier, malgré la présentation de notre attestation de recherche signé conjointement par le Doyen de la faculté et notre Directeur de mémoire.

I.2.7. Quelques stratégies d'adaptation aux difficultésrencontrées

Pour pouvoir nous habituer à des situations diverses et contourner toutes ces formes de défis, nous avons dû profiter et faire appel à quelques formes de contournements:

-Moments de repos : Le travail des femmes vendeuses leur oblige de faire une certaine forme d'ambulantâge[25] dans les rues, de porte à porte, c'est à dire sans destination précise. Dans certains cas des entretiens, nous avons profité des moments de repos. Dans ce cas, il était facile de communiquer posément et tenir un entretien approfondi et focalisé. Pour cela, l'enregistrement de l'entretien était facilement réalisé**.**

-Accompagner mes informatrices : Pour accéder à des éléments qui nous ont permis à une descriptionet en faire une analyse plus riches sur le contenu de la manière de faire de ces femmes vendeuses, nous avons opté, dans certains cas, accompagner nos informatrices dans leur aventure commercial.

Dans d'autres cas, nous avons tenu à observer les dynamiques des stratégies de ces femmes vendeuses et la capacité de ces femmes à s'adapter dans ce commerce ambulant. Ainsi, nous avons pu voir nos informatrices agir et nous avons profité de ces occasions pour faire des observations éventuelles. Le cas d'Aliceque nous avons accompagné depuis le marché de COTEBU jusque chez soi dans le quartier Bwiza illustre bien cette stratégie.

-Jouer l'acheteur : Pour gagner plus de confiance envers nos informatrices, nous avons adopte la stratégie de jouer l'acheteur. Dans leur métier, les femmes vendeuses sont pressées pour gagner leur paix. Pour pouvoir parler posément avec elles, il nous a fallu être dans une situation de vendeur-client. Cette stratégie a été bénéfique dans certains cas, comme dans le cas d'*Anna* autour de son échoppe où cette femme n'a pas voulu parler profondément avec nous dans un premier lieu. Mais quand nous avons acheté quelques régimes de banane,

[25] Terme forgé parJérôme Monnet(2006), dans son article *« L'ambulantâge : Représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation »ce terme a été utilisé pour caractérisé le commerce ambulant.*

*Anna*est revenue sur ses réserves et a parlé ouvertement et nous a donné des précisions sur plusieurs aspects.

Conclusion

Dans ce premier chapitre, nous avons essayé d'évoquer les grands axes de réflexion sur notre thématique de recherche. Dans ce cas, la question générale dans cette recherche a été émise. Cette question a débouché sur des fils conducteurs de cette recherche, d'où des objectifs et des hypothèses sur notre thématique de recherche ont été dégagés.

Pour saisir, lire et comprendre les différents mobiles socio-économiques liés aux conditions de vie de ces femmes vendeuses, une procédure méthodologique a été adoptée. Il s'agit de la méthode qualitative. Afin d'accéder à ces éléments qui nous ont permis à une description et une analyse plus riches sur le contenu de mes entretiens, nous avons exploité cette thématique avec méthode spécifique, des techniques et l'instrument de collecte de données qui s'imposent au service de cette approche.

CHAPITRE II:ASPECTS THEORIQUES : DÉFINITIONS DES CONCEPTS ET POSITIONNEMENT THEORIQUE

Introduction

Dans ce chapitre, nous avons cherché à exploiter les aspects théoriques. Il est d'abord question d'élucider certains concepts nécessaires à la compréhension de ce travail. Avec cette conceptualisation, nous avons pensé qu'il serait facile pour nos lecteurs de situer ces concepts dans la perspective de cette étude. Ainsi, certains extraits d'entretiens ont été repris pour appuyer les notions théoriques annoncées. Dans ce chapitre il a été également question d'annoncer les deux perspectives théoriques de globalisation et d'interactionnisme sous lesquelles notre étude a été située.

II.1. Définitions des concepts

Les mots-clés utiles à la compréhension de ce travail, s'intéressent particulièrement aux concepts de *pauvreté et la précarité, métier, commerce de la rue ou commerce ambulant et résilience.*

II.1.1. Pauvreté et précarité

Dans notre travail, nous avons préféré de définir consécutivement les deux concepts de *pauvreté et de précarité* du fait que ces notions s'inscrivent dans une même logique. Ces deux concepts circonscrivent simultanément une réalité que les femmes vendeuses de Bujumbura mènent au quotidien. Dans l'analyse de Loisy dans « *Pauvreté, précarité, exclusion. Définition et concept* » ; l'auteur nous montre à quel point les deux concepts de « *pauvreté et précarité* » s'influencent mutuellement et s'observent simultanément dans les mêmes situations. L'auteur le dit dans ces termes :

« La précarité peut donc s'analyser comme un ensemble de facteurs de risque et d'incertitude sur l'emploi et les ressources qui conduiraient à la pauvreté. Ces deux notions peuvent être envisagées à travers la notion d'insécurité ou plus précisément par l'absence simultanée de

facteurs de stabilité ; notamment dans les domaines du travail (ne pas disposer d'un emploi stable) ou des conditions de logement (personnes hébergées par autrui par exemple) »[26].

Le même auteur montre que l'approche d'analyser les deux concepts peut être autre que celle précédente. Il indique ceci: *« C'est autant par les conditions de vie modeste, que par un fort degré d'incertitude sur l'avenir que la précarité peut être appréhendée (…).La précarité s'analyse en examinant les liens qu'entretiennent les ménages concernés avec la pauvreté et en introduisant la dimension temporelle dans l'analyse »*[27]. Dans cette analyse de l'auteur, nous avons une grande signification qui nous pousse à penser sur de la situation d'une femme vendeuse du nom de Nadiaen s'exprimant sur sa situation familiale où elle habite seule étant chef de ménage et sans enfants :

Papias : Pouvez-vous me parler de votre situation familiale ?

Nadia: « *Chez moi, j'habite seule .J'ai commencé à vivre comme ça depuis au moins 2016.Je mène une vie que je qualifierai comme étant le célibat mais pas totalement* ».

Papias : pourquoi qualifiez-vous votre vie de célibat ?

Nadia:*« C'est très dur pour moi…En fait moi je profite le mari quand j'en veux. Nous avons vécu des moments douloureux avec mon mari. Puisque il m'a été difficile de concevoir, mon mari n'a pas tenu longtemps. Il a commencé à chercherl'enfant ici et là et moi je n'ai pas pu supporter cela, d'où notre séparation.»*

Papias : Depuis quand faites-vous ce métier ?

Nadia:*« Je peux dire que c'est juste après une année de notre séparation. Depuis là, j'ai essayé d'investir dans la restauration, puis dans la cafétéria mais dans tout cela rien n'a marché. Et pour le moment, je fais ceci »*[28].

Dans son récit de vie, Nadia retourne principalement sur ses mauvaises expériences qu'elle vécue dans sa vie conjugale et dans presque toutes les activités qu'elle a entreprises depuis sa séparation avec son mari en 2016.Dans ce cas, la conceptualisation de deux notions de

[26]Christian, L. « Pauvreté, précarité, exclusion ; Définition et concept », Direction de la Recherche des Etudes de l'Evaluation et des Statistiques(DREES), (2000)

[27] Ibid.

[28] Extrait d'entretien avec Anna, une femme vendeuse œuvrant au bord de la l'Avenue de l'UNESCO dans le Quartier de NYAKABIGA III, mardi le 7 février 2020 vers 10 heures 30 minutes

pauvreté et de précarité d'une manière simultanée, a facilité la compréhension du contexte de ces femmes vendeuses et a intégré leur lieu d'interdépendance dans la perspective de ce travail de recherche.

Pour la Banque Mondiale et le PNUD:«*La pauvreté résulted'un manque d'accès aux actifs d'une croissance économique insuffisante ou inappropriée et d'une mauvaise gouvernance. »*[29]Sur ce même site web, on indique également les trois notions relatives à la pauvreté où le PNUD définit spécifiquement trois notions relatives à la pauvreté[30].Pour définir de manière plus approfondie le concept de pauvreté, nous avons pris en considération les trois types idéaux développés par Serge Paugam[31]: *la pauvreté intégrée, la pauvreté marginale et la pauvreté disqualifiant.* Le recourt à ces trois types idéaux de Paugam nous a permis, par la suite de définir parallèlement cette relation d'interdépendance entre la pauvreté été la précaritédans les sociétésselon Loisy[32] .

Selon Serge Paugam : « *Les termes utilisés combinent la question de la pauvreté et celle du lien social. Ils ne renvoient pas à des types de populations, mais à des formes relativement stabilisées, construites socialement, mais en même temps évolutives, de la relation d'interdépendance entre les «pauvres» et le reste de la société. »*[33]

En me basant sur les deux tableaux proposés par Serge Paugam[34], nous avons voulu montrer les différents types de relations d'interdépendance entre les populations désignées comme pauvres ou exclues et le reste de la société. Dans le premier tableau, l'auteur essai de distinguer un ensemble des représentations collectives et des identités des personnes dites pauvres en les liant aux trois types idéaux de la pauvreté qui ont été proposés et définis par le même auteur.Dans le deuxième tableau, l'auteur essai de distinguer un ensemble de facteurs qui contribuent à la constitution ou au maintien des personnes dites pauvres en les liant aux trois types idéaux de la pauvreté. Si nous considérons ces facteurs dans le sens de notre population étudiée, ces facteurs reviendraient à confirmer les propos de *Maman Issa et KABIRORI* sur leurs vécus dans le métier de femmes vendeuses:

[29]http://www.bsi-economics.org, (consulté le24/03/2020)
[30] Voir annexe III p.84
[31] Voir annexe IV p.84
[32]Christian, Loisy. Op.cit. p.29
[33]Serges, Paugam, Les formes contemporaines de la pauvreté, de la précarité et de l'exclusion. Le point de vue, in Genèse, 1998, p.159.
[34] Voir annexe V p.85-86

Papias : Pourquoi avez-vous préférezintégrer ce métier ?

Maman Issa: «*Quand on n'a rien, on peut faire tout ce qui est possible. Au lieu de rester à la maison j'ai préféré faire ceci, d'autres activitéspermanentes c'est pour des gens qui ont un capitalconsistant.*»

Papias : Depuis quand faites-vous ceci ?

Maman Issa: «*Il y a au moins uneannée que mon mari a été victime d'un blocage des bandits quand il quittait son atelier la nuit. Ils lui ont complètement dépouillé. Pour cela, j'ai été obligé de rejoindre ma voisine qui était déjà à faire ce métier.*»[35]

Pour *KABIRORI*, elle indique les différences entre ce qu'elle fait pour le moment et ce qu'elle a effectué auparavant. Elle évoque également les conditions de vie dans sa famille qui ne la permettent pas à être complètement dans ce métier :

Papias : comment pouvez-vous me parlez de ce métier de femme vendeuse par rapport à d'autres métier déjà effectués?

KABIRORI : « *Depuis mon enfance, je n'ai jamais essayé d'autres activités génératrices de revenus jusqu'ici, car chez mon père nous avions tout. Quand jeme suis marié suite à une grossesse non désirée, mon père m'a interdit de ne plus revenir de chez lui. Pour trouver la ration journalière je dois quitter la maison. Mais je le fais difficilement.*»

Papias: Pendant la semaine, combien de jours avez-vous réservé pour cette activité?

KABIRORI : « *Moi, je travaille spontanément. Même pour faire ceci, c'est ma belle-famille et l'entourage qui ont dû intervenir. Sinon, pour mon mari, cette activité ne peut pas maintenir une femme dans ses bonnes manières*[36].»

Dans les deux cas de conversations précédentes, les deux femmes retournent surtout sur l'ensemble de ces facteurs évoqués par Paugam[37]:*marché de l'emploi, liens sociaux, système de protection sociale* (voir annexe p.86 dans le deuxième tableau). Cette conception de ces

[35] Extrait d'entretien avec une femme vendeuse du non *Maman Issa* en date du 10/Avril /2020, Avenue de l'imprimerie.
[36]Extrait d'entretien avec *KABIRORI* une femme vendeuse rencontré Mardi 03 Février 2020 vers 10 heures, en route vers le Marché de COTEBU, tout près du pont NTAHANGWA Sud
[37]Serges Paugam, op.cit., p.159.

facteurs conduis alors à la perspective de Régis Pierret, sur la précarité dans son article *« Qu'est-ce que la précarité ?»*[38]

Cette perspective de Régis Pierret laisse voir trois catégories de personnes précaires : *les « protégés », les « précarisables» et les « précarisés »*[39].Pour le cas de notre définition de la précarité en rapport avec des personnes dites pauvres, nous avons préféré de prendre en considération les deux acceptions de Régis Pierretqui sont « *des précarisables » et « des précarisés »*.

Pour nous résumer sur la définition de la précarité, qui, dans la perspective de Christian Loisy[40] se confond à la pauvreté, nous pouvons prendre en considération la définition donnée par le Père Wresinski cité par George Labica dans *des Homme en trop* : « *La précarité conduit à la grande pauvreté, quand elle affecte plusieurs chances de réassumer ses responsabilités et de reconquérir ses droit par soi-même dans un avenir prévisible.»*[41]

II. 1.2. Métier

Le métier peut signifier l'emploi ou tout travail pouvant générer un revenu. Le métier est alors un travail reconnu par la société et dont on peut tirer les moyens d'existence personnel ou d'une famille. Plusieurs auteurs se sont intéressés à la définition du mot métier en suivant leurs expertises, quelques soit les sociologues, les économistes, tous ont définis le métier de manière différentes. Le métier est alors le résultat de la division du travail social dans le sens d'Emile Durkheim[42]dans les conditions historiques donné, puisque les hommes établissent entre eux des rapports qui sont le fondement de la production social.

A ce sujet Birounous dit que : *« le poste d'activité de chaque travailleur se définissent de moins en moins par eux même mais par rapport à ceux des autres membres de l'équipe de l'atelier et de l'établissement. L'activité spécifique de chaque travailleur se juge par la fonction de celui-ci dans l'ensemble d'un système productif.»*[43]De cette définition de Birou, le

[38]Régis Pierret, *Op.cit.*

[39] Voir en annexe VI p.87

[40]Christian Loisy, *Op.cit*. p.28

[41] Frédéric ABBECASSIS et Pierre ROCHE, Précarisation du travail et lien social, in des Hommes en Trop ?, Paris, Harmattan, 2001, p.54

[42]Émile Durkheim, De la division du travail social, 1893, p. : Livre I. [Version numérique].Consulté à partir de http://classiques.uqac.ca/

[43]Birou, A. *Vocabulaire pratique des sciences sociales*, Paris, Ed. Ouvrières, 1996, p.211

métier est donc créée par les individus dans le cadre des rapports sociaux de production donnés, en vue de satisfaire les besoins des individus dans une société qui, aujourd'hui, inégalitaire[44], selon Durkheim.

Ce faisant, la définition précédente de Birou laisse voir les considérations de Thérèse sur son métier, qui, quelque soit les conditions de travail, celle-ci évoque d'autres réalités sur ce travail ; elle répondait à la question de savoir si leur activité de femmes vendeuses mérite d'être appelé métier.

Papias : Diriez-vous que ce que vous faites serait un métier qu'il faut valoriser au même titre que les autres métiers ?

Thérèse: *« Oui, oui ! Je dis oui parce que pour moi, ceci est ma vie. Même si c'est très fatigant ; ce que nous faisons mérite d'être appelé métier car, nous qui sommes dans cette activité, nous connaissons ce que d'autres personnes ne peuvent pas croire. Je sais que je dois me réveiller chaque matin, je sais tous les contours liés à toutes les situations de vente. Et pour les autres je qu'elles ontle même avis?»*

Pour donner du sens à son métier de femme vendeuse, Thérèse ne s'intéresse pas sur des comparaisons de ce qu'elle fait avec d'autres métiers, mais elle s'intéresse à ce qu'elle fait réellement tout en donnant un sens. Dans ce cas, nous pouvons confirmer que le commerce ambulant pour Thérèse est un métier du fait que c'est une activité qui la fait vivre qui l'a mis en contact avec les autres.Pour Marouani, il définit le métier en y insérant l'aspect genre. Pour lui ; les métiers sont alors variables selon les sexes :

« Les métiers dits féminins sont des métiers qui érigent la féminité en qualité professionnelle. Leur étude présente, de ce fait un double intérêt : d'une part elle permet de réveiller des formes spécifiques de domination dissimile et légitime par opposition masculin/féminin, d'autres part elle conduit à élargir la représentation traditionnelle de l'activité professionnelle révélant une forme de compétence non réductible à un savoir transmissible à travers un apprentissage formel(…).»[45]

Nous en déduisons de l'idée de Marouani que les métiers ont changé de significativité dans la société. Les métiers ont changé et la femme actuellement peut exercer le même métier que

[44]Emile Durkheim, ibid.p.

[45]Marouani et al. *Op.cit.*, 2000, p.9

l'homme et vice versa. En dépit des contraintes sociales et cultuelles qui privent la femme à se lancer dans un métier ou une profession quelconque, comme le cas de la femme burundaise, la femme est obligée de travailler pour satisfaire ses besoins (puisqu'elle est capable d'expliquer les raisons).

II.1.3. Commerce de la rue « commerce ambulant ou vendeur de la rue»

Le commerce de la rue dit aussi commerce ambulant que nous avons assimilé dans cadre de notre étude au concept de « *femme vendeuse de la rue »*, c'est un concept qui est beaucoup utilisé en économie et cette activité est classé par les expert en économie parmi les activités du secteur informel[46].Pour Jérôme Monnet:«*les représentations sociales font du commerce dit ambulant, informel ou de rue un ensemble flou d'activités liées à l'illégalité, à l'archaïsme et au sous-développement.»*[47]

Cette dénomination évoquée par Monnet est une forme d'identification négative, utile pour les experts et les gouvernements nationaux pour quantifier l'évasion fiscale, la piraterie, l'absence de protection ou de garanties. Le terme commerce ambulant est composé de deux mots, le mot commerce et le mot ambulant pour designer l'image d'un commerce instable, le commerce dont on ne peut pas identifier les modalités spécifiques de fonctionnement.Pour ces femmes vendeuses de Bujumbura, ce commerce est majoritairement informel dans le sens où les commerçants (es) ne paient pas d'impôts et ne sont pas enregistrés. C'est ce que tente d'expliquer cette jeune fille :

*« En fait, notre situation est très difficile à gérer. D'abord nous n'avons pas d'autres choix, nous devons travailler pour faire vivre nos enfants. Ensuite nos clients sont déjà habitués à notre existence dans certains emplacements de la capitale. Pour le moment, certaines personnes préfèrent acheter nos produits puisque dans les alimentations ils sont très chers et ne sont pas accessibles facilement.»*Ainsi parle Marie, croisée sur l'avenue Muyinga, coté Nyakabiga I.

[42] BIT, *Emploi et protection sociale dans le secteur informel. Activités de l'OIT concernant le secteur informel urbain : évaluation thématique.* Rapport de la Commission de l'emploi et de la politique sociale à la 277e session du Conseil d'administration du Bureau International du Travail, Genève, mars 2000, 34 p, p. 18

[43]Jérôme Monnet, *«L'ambulantage*: *Représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation »*, Politique, Culture, Représentations, document 355, mis en ligne le 17 octobre 2006, consulté le 15 décembre 2019 à partir de URL:http://journals.openedition.org

Toutefois, ces commerçantes ambulantes montrent que si leur travail est valorisé par l'administration de la Mairie, ils contribueraient à travers leurs taxes à l'économie nationale.Bien que leurs activités soient informelles, le commerce de rue a des rapports étroits avec l'évolution de la ville et les dynamiques urbaines. Ce type d'activité constitue aujourd'hui un enjeu majeur pour les autorités chargées de la gestion de la vie de la ville.

Pour cette raison, que ce type de commerce dit informel est beaucoup combattu malgré la résistance de ceux qui l'exerce. Dans le contexte du Burundi, ce type d'activité est exercé dans le but de subvenir au besoin quotidien par des populations soumises à des conditions de vie précaire et surtout en milieu urbain.

Selon B. Lautier : «*l'identification d'un commerce dit de rue ou informel renvoie à l'absence d'enregistrement légal ou fiscal de l'activité.»*[48]. Ce type de commerce a été défini par des économistes pour le différencier des activités qui pouvaient être mesurées et analysées par la statistique officielle. Dans le cas de notre étude, nous avons défini le concept de commerce de la rue ou commerce ambulant en fixant notre attention sur la représentation sociale sur ce dit*« commerce ambulant. »*que nous avons préféré nommer *« les femmes vendeuses de la rue.»*

II.1.4. Résilience

Le mot « *résilience»* est défini différemment dans différentes disciplines et chaque discipline semble avoir développé sa propre définition de la résilience. Marie Anaut, insiste de plus au fait que : « *Au sein d'une discipline donnée, on peut rencontrer des différences entre sous-disciplines extrêmement importantes et des références à des champs théoriques parfois divergents. Cette complexité des approches est particulièrement évidente dans le domaine de la psychologie.»*[49]

Marie Anaut, propose alors une série de quelques quatre définitions plus restreintes et plus précises sur les quelles la résilience peut être référée. Dans le cadre de notre étude, nous avons voulu définir le concept de résilience en attachant une importance plus particulière sur deux acceptions autour de ce concept :

[48]B. Laurier 2004, *op.cit*.p. 26

[49]Marie Anaut , *le concept de résilience et ses applications cliniques .Association de recherche en soins infirmiers | in « Recherche en soins infirmiers » 2005/3 N° 82 | pages 4 à 11*

- *Une capacité de réussir une insertion dans la société en dépit de l'adversité qui comporte les risques graves d'une issue négative.*

- *Une adaptation exceptionnelle malgré l'exposition à des tresseurs significatifs.*[50]

Cette forme d'adaptation exceptionnelle s'explique par les propos d'Aline quand elle nous parle les difficultés qu'elle surmonte dans cette activité de femme vendeuse:*« Pour moi, les difficultés qui me touche le plus sont celles de ma famille et auxquels je suis disposé pour trouver des solutions, mais, je dois aussi surmonter les difficultés que je rencontre ici. Sinon ce que je rencontre ici comme difficultés sont changeants, faciles à adapter et ne font pas peur.»*

Pour Aline, les difficultés qu'elle rencontre dans cette activité change de jour au jour et elle prêt à s'y adapter. Pour elle, les vrais problèmes de sa famille sont là et elle doit essayer toujours pour améliorer cette situation. Dans la perspective de notre problématique d'étude, parmi d'autres définitions qui parlent sur la résilience, «*la définition humaniste»*[51] proposée par Michel Manciaux dans « *La résilience un regard qui fait vivre* », doit être prise en considération. Ainsi, Michel Manciaux dit que:

« La résilience est alors la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'événement déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères.»[52]Dans le cadre de cette étude, ce concept de résilience défini cette capacité des femmes vendeuses de s'attaquer et s'adapter à une activité difficile. Leur capacité d'intégrer ce milieu et le fait que ces femmes vendeuses manifestent la nécessité de changer leur situation de vulnérabilité et de pauvreté par leur moyens, défini réellement cette notion de résilience.

[50] ibidem.

[51] D'après un document publié en 2000 par la Fondation pour l'enfance (Paris), auquel l'auteur a largement contribué.

[52]Michel Manciaux, La résilience: un regard qui fait vivre dans «*Etude 2001/10 »Tome 395, pp.321-330.*

II.2. Positionnement théorique

Le cadre théorique global dans lequel cette étude a été située est d'une grande importance au moment des analyses et de l'interprétation sur les résultats de cette recherche. Dans ce cas, notre étude a été beaucoup plus analysée sous deux perspectives théoriques.

II.2.1. Anthropologie de la globalisation

L'Anthropologie de la globalisation, théorisée par Marc Abélès(2008) nous aide à comprendre les effets de la globalisation quel que soit sur le local et sur le global. L'idée principale de cette réflexion est de décrire le monde en gestation: *« Les effets de la globalisation se font particulièrement sentir dans la redéfinition des rapports de pouvoir tels qu'ils s'inscrivent dans l'État, dans la violence tissée par les inégalités croissantes, de même que leur irruption dans la vie quotidienne des individus obligés de migrer, de s'exiler pour survivre.»*[53]

Cette démarche de Marc Abélès ne se réduit pas à l'analyse d'un monde ou d'une culture qui meurt, mais se doit de décrypter ce qui est en train de naître: *«Et pourtant,* insiste-t-il, *les approches théoriques et méthodologiques de l'anthropologie s'avèrent non seulement utiles pour appréhender la globalisation, mais elles constituent même un atout majeur dans l'interprétation de réalités sociales et culturelles de plus en plus complexes.»*[54]Dans ce cas, il est ultime de recourir à cette analyse de la globalisation pour appréhender le commerce ambulant des femmes vendeuses de la rue, qui est une activité qui n'a pas toujours existé dans le contexte du Burundi.

Pour le cas de notre objet d'étude, il est question de décrire et circonscrire un métier des femmes vendeuses de la rue, des femmes porteuses d'autres identités, notamment de mère des enfants, d'épouses et dans certains cas, de femme chefs de ménages. Dans tous ces cas, par leur sens d'implication résilient, ces femmes s'en sortent bien et parviennent à transformer d'une autre manière les préjugés qu'elles subissent par le fait qu'ils sont dans ce métier. Par cette perspective anthropologique de la globalisation, Marc Abélès propose alors de suivre

[53]ABELES Marc, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008, p.283

[54] Ibid., p.282

les acteurs et sortir du local, de l'identité pour aller vers l'activité humaine et suivre ces flux complexes pour comprendre des interdépendances qui bouleversent complètement la structure familiale, les réseaux de solidarité.

Par cette réflexion qui s'appuie sur le raisonnement d'un « *monde globalisé*» selon MarcAbélès, nous nous sommes, par la suite, appuyé à une autre perspective théorique de l'interactionnisme.

Cette dernière nous permettra de comprendre l'ensemble de tout le processus du commerce ambulant exercé par les femmes vendeuses dans la ville de Bujumbura.

II.2.2.Théorie de l'interactionnisme

Cet interactionnisme se comprend chez J.M. de Queiroz et Marek ziolkowski dans leur ouvrage *l'interactionnisme symbolique* comme une théorie qui décrit un espace où les humains sont dans des interactions constantes : *« Des échanges verbaux ou non, qui transitent continûment entre un individu et ses autrui.»*[55]Ce concept d'interactionnisme est également central chez Norbert Elias dans son ouvrage *la société des individus* où il a utilisé le concept ce *« configuration »* :

« La conscience individuelle est généralement modelée aujourd'hui de telle sorte que chacun se sent obligé de penser: je suis ici, tout seul ; tous les autres sont à l'extérieur de moi, et chacun d'eux poursuit comme moi son chemin tout seul, avec une intériorité qui n'appartient qu'à lui, qui est son véritable soi, son moi à l'état pur et il porte extérieurement un costume fait des relations avec les autres.»[56]A l'exception des clients qui sont des acteurs particuliers, nous pouvons dire que chacun des acteurs (les vendeuses) a une spécialisation dans sa manière de faire. C'est de cette spécialisation même que résultent des relations d'interdépendance entre les acteurs de notre terrain d'étude.

[55] J.M. de Queiroz et Marek ziolkowski, L'interactionnisme symbolique, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 1997, p.17

[56]Elias NORBERT, La société des individus, Paris, Fayard, 1991, p.65

Toutefois, cette interdépendance n'est pas parfaite. Comme nous l'avonsremarqué au moment de la définition de ce qu'est « *le commerce ambulant »*[57], les femmes vendeuses ne forment pas un cadre reconnu ; leur activité est classée parmi la catégorie du commerce informel. Ces femmes ne sont pas recrutées suivant un processus connu, plutôt elles se taillent un terrain d'action et se font accepter parmi les autres. Au lieu d'être directement interdépendantes avec les autres acteurs qui sont impliqués dans ce commerce ambulant, ces femmes sont indépendantes de la situation générale de ce commerce dit informel.

Pour saisir la complexité des interactions qui s'établissent entre les femmes vendeuses et le milieu environnant, plusieurs théories peuvent être mobilisées. Considérant la multiplicité des acteurs et la complexité des relations qui s'établissent dans ce métier, nous avons choisi de recourir aussi à la théorie d'interactionnisme symbolique. Cette Théorie nous a aidés à saisir tout l'ensemble du processus interactionnel dans ce commerce ambulant.

Les interactionnistes symboliques comme Poupart J et Rains Prudence soutiennent donc que : « *Les méthodes de recherche qualitative ne sont pas seulement des instruments de recherche mais, à plusieurs égards et au même titre que d'autres activités sociales, des objets pour l'analyse sociologique. »*[58]Donc, ici, nous avons évoqué ces relations d'interdépendance où, non seulement individu et société sont interdépendants, mais se constituent l'un par l'autre. Jean Manuel de Queiroz et Marek ziolkowski, dans leur ouvrage « l'interactionnisme symbolique » nous donne plus de précisions sur cette relation interactionnelle:

« L'homme n'est pas seulement soumis à des lois naturelles(…), il ne se réduit pas au statut d'observateur passif de processus qui se déroulent à l'extérieur et indépendamment de lui. Il peut contrôler et modifier son environnement matériel et social : il le produit autant qu'il est produit par lui. Ordinaire ou savant, il peut utiliser sa connaissance pour agir sur le monde et le transformer.»[59]

[57]Le commerce ambulant a été définis de plusieurs manière selon les auteurs, pour notre cas d'étude ce concept de commerce ambulant a été définis dans le sens de donner des précisions sur notre concept de femme vendeuse de la rue.
[58]Poupart J., Rains Prudence, Pires Alvaro P. Les méthodes qualitatives et la sociologie américaine. In: Déviance et société. 1983 - Vol. 7 - N°1. pp. 63-91
[59]J.M. de Queiroz et Marek ziolkowski, *op.cit*. p.15.

La configuration de ces relations est donc fonctionnelle et débouche sur la notion de champ[60]. Ce sont ces fonctions même qui entretiennent cette dépendance des uns envers les autres. Le concept de champ de Pierre BOURDIEU et celui de configuration de Norbert ELIAS nous ont permis de porter un regard sur la manière dont les interactions se déroulent à l'intérieur d'un champ social bien défini(le commerce ambulant).

Dans cette optique, nous nous sommes également tournés vers la sociologie américaine auprès d'Herbert BLUMER[61]. Ce dernier nous intéresse aussi dans ce qu'il appelle l'interactionnisme symbolique qui nous permettra de décrire les interactions entre les femmes vendeuses et les acheteurs, les femmes vendeuses entre eux ou les femmes vendeuses et les autorités municipales ou les agents de sécurité. Cette théorie nous semble pertinente pour caractériser les transactions et les interactions qui se déroulent à l'intérieur de notre champ d'étude. Pour Herbert BLUMER, cités par Jean Poupart, dans Recherches Qualitatives : « *Les individus agissent à partir des significations qu'ils donnent aux choses et aux gens. Ces significations émergent dans l'interaction sociale et sont modifiées et interprétées au cours de l'interaction*.»[62]

Pour le cas de notre population étudiée, tous les acteurs sont en interaction. Ces interactions sont interdépendantes les unes avec les autres. Les individus accomplissent leurs rôles dans une logique interactionnelle. Comme nous l'avons déjà vu, les femmes vendeuses travaillent dans un espace social qui est caractérisé par des relations et des interactions entre plusieurs acteurs. Selon Pierre BOURDIEU et Yves Delsaut: «*Dans un champ, les acteurs sont en concurrence chacun pour avoir sa part aux biens rares*.»[63]C'est la logique de survie ou d'intérêt pour notre cas d'étude sur les femmes vendeuses, qui, en permanence cherchent à vendre le plus possible de produits et de gagner de clients. L'intérêt qui est mis enjeu ici est d'ordre matériel, c'est-à-dire se créer un nombre suffisant de clients potentiels ou s'attirer

[60] Pour pierre Bourdieu cité par Anne Catherine Wigner, dans son article « champ », in Paugam Serge (dir.) Les 100 mots de la sociologie, Paris, Presses Universitaire de France, coll. «Que sais-je ? », P.50-51, le champ est un microcosme social relativement autonome à l'intérieur du macrocosme social. Chaque champ (politique, juridique, journalistique, religieux, médical, universitaire, footballistique…) est régi par des règles qui lui sont propres et se caractérise par la poursuite d'une fin.

[61]BLUMER, dans son Ouvrage s'intéresse à l'étude des processus d'interaction sociale et montre comment les conduites des acteurs s'ajustent mutuellement aux attentes de rôles.

[62]Jean Poupart, PhD. Tradition de Chicago et interactionnisme : *des méthodes qualitative à la sociologie de la déviance, dans* Recherches Qualitatives-vol.30(1), pp.178-199.

[63] Pierre Bourdieu avec Yves Delsaut « le courriel et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *acte de la recherche en sciences sociales*, 1 janvier 1975, p.7-36

beaucoup de confiance envers leurs clients.Ceci revient à confirmer ce que nous a dit *Jeanne,* une femme vendeuse sur sa manière de travailler lorsqu'elle est sur son lieu de travail:

« *Quand je viens ici au travail, je veuille toujours sur la disponibilité de mon capitale pour avoir mon gain, je dois aussi avoir plusieurs connaissances parmi mes clients et surtout parmi les fournisseurs. A défaut de ce sens d'implication, il peut arriver que je reste avec les mêmes produits pendant deux ou trois jours et cela engendrerait une perte irréparable car mon capital est compté sur les doigts de la main.*»[64]

Dans cet extrait d'entretien, cette femme vendeuse décrit de manière affirmative les principales interactions qu'elle concoure pour bien se maintenir dans ce commerce. Ce sont alors ces interactions qui contribuent à la constitution des rapports avec les autres acteurs. Les transactions et les interactions qui se font dans ce commerce de la rue sont à la fois objectives et intentionnelles. Chacun des acteurs poursuit des objectifs spécifiques. Cela lui permet de définir des stratégies objectives qui donnent sens à son implication dans l'action.Les acteurs intériorisent leurs rôles jusqu' à en faire une manière d'interagir généralisée. Ces différentes relations qui les unissent est le résultant d'une configuration, ce qui fait naître par la suite les interactions. Même si certains acteurs ne sont pas visiblement en interaction, les actions de l'un peuvent influencer la situation de l'autre.

Pour le cas précis, les femmes vendeuses ne sont pas visiblement dans une interaction directe avec d'autres catégories qui sont impliquées dans cette relation configurationnelle dans le sens de NORBERT Elias[65]. Mais, comme nous l'indique les entretiens faites avec les femmes vendeuses, l'administration de la mairie et la police, ont un rôle à jouer pour que ces femmes vendeuses travaillent ou non dans tel ou tel autre espace. Par exemple, si l'administration décide de chasser les femmes vendeuses dans les rues, cela se répercute immédiatement sur les différentes relations qui s'établissent dans ce commerce. De ce fait, on ne peut pas réduire une catégorie des acteurs en une conception indépendante, tous jouent un rôle dans le déroulement des interactions et contribuent à leur complexité.

[64]Extrait d'un entretien où la femme vendeuse du nom de *Jeanne* revient sur les sens objectifs et intentionnels de collaborer avec les autres acteurs qui peuvent faciliter la réussite dans son métier.
[65]Norbert Elias, op.cit., p.10

Conclusion

Dans notre recherche, la conceptualisation s'est intéressée particulièrement à la définition des mots utiles à la compréhension de ce texte. Tous ces concepts définis sont présents dans notre sujet de recherche et sont pour nous, des éléments clés qui nous ont permis à faire des recherches variées.

Par cette conceptualisation, nous avons pu répondre progressivement à trois objectifs : une familiarisation avec notre objet d'étude, une appropriation progressive avec des données de recherche de terrain et éviter des interprétations subjectives de la part de nos lecteurs. Pour plus de compréhension sur ces concepts, des extraits d'entretiens avec nos informatrices ont été repris pour rendre compte des significations ou des considérations empiriques sur ces concepts.

Le cadre théorique global dans lequel cette étude a été située est d'une grande importance au moment de l'analyse et de l'interprétation sur les résultats de cette recherche. Dans cet angle, au cours de ce chapitre, nous avons pertinemment évoqué deux perspectives théoriques de la globalisation et de l'interactionnisme sous lesquelles cette étude peut être comprise.

CHAPITREIII:LES FEMMES VENDEUSES DE BUJUMBURA

Introduction

Dans ce chapitre, il sera question de revenir sur le contexte socio-économique général de la femme qui exerce le métier de vendeuse de la rue dans ville de Bujumbura. D'abord nous avons fait une lecture d'ensemble sur le contexte socio-économique qui concourt les activités informelles du milieu urbain. Ensuite, notre contextualisation a préparé la description ethnographique des femmes qui ont quitté les campagnes, pour des raisons diverses à fin de s'installer et exercer le métier de femmes vendeuses en milieux urbains et péri urbaines de la ville de Bujumbura.

III.1. Conditions socio-économiques de la femme au Burundi

III.1.1. Femmes des milieux urbaines dans les activités génération de revenue

Dans le secteur de la création de l'emploi, les femmes du milieu urbain et périurbain s'investissent plus dans le secteur informel et cela pour plusieurs raisons. Dans le milieu urbain, on y rencontre des femmes de toutes les catégories sociales confondues et qui s'y engage selon les besoin et les potentialités disponibles.KWIZERA Bénita, cité par Faustin MULINDAHABI[66]montre que le secteur informel n'a jamais été pris en considération comme un domaine pouvant relever le niveau de développement économique, social et technique du pays. Alors qu'il peut être considéré comme un moyen de diminuer le problème du chômage et de la pauvreté grandissant, cette activité a été toujours négligée.

L'un des avantages du milieu urbain est que celui-ci est favorable pour des opportunités pouvant aboutir à l'investissement personnel et ainsirenforcer le revenu familial ou individuel. Dans ce contexte du Burundi, il est certain que les femmes n'ont jamais eu autant de chance de travailler qu'aujourd'hui. Premièrement, les femmes sont toutes appelées à travailler étant donné que la personne et le travail sont indissociablement lies et que l'individu n'est reconnu que par ce qu'il produit.

[66] MULINDAHABI Faustin, Essaie d'analyse du fonctionnement du secteur informel dans la diminution du chômage au Burundi : cas des activités informelles a Bujumbura Mairie, Bujumbura, UMLK, 2010, p.2

Un deuxième facteur qui pousse les femmes à travailler plus est l'augmentation de la demande familiale, étant donné que, dans la plupart des cas, les femmes sont quelques fois des femmes chefs de ménage. Dans ce cas elles doivent répondre aux besoins quotidien de leur foyer et notamment les besoins de leurs enfants.

De plus en plus, onobserve des femmes qui sont confrontées à une situation de *pauvreté et de précarité*. Cette situation est générale pour toutes les catégories socio-économiques de la femme burundaise considérée.

Quels que soient les femmes du milieu rural ou du milieu urbain, la réalité sur le contexte socio-économique de ces dernières mérite à mettre en exergue. En faisant une lecture d'ensemble sur le contexte socio-économiques de la femme au Burundi, on en retient que les conditions de vie et de travail ne sont pas identiques pour toutes les catégories de population féminine.Notre contextualisation s'est focalisé sur le contexte socio-économique des femmes, qui exercent, pour des raisons diverses, le métier de femmes vendeuses de la rue en milieux urbains de la ville de Bujumbura. Cette catégorie de femmes a été abordée de manière empirique car il est le groupe cible de notre population d'enquête.Ces femmes qui pratiquent ce commerce, sont partout sur les routes, circulent dans les quartiers, d'autres s'installent sur certains emplacements des avenues au milieu des quartiers.

Photo 3 : Image de deux femmes vendeuses présentant leurs marchandises sans savoir exactement de quoi le client cherche, sur l'Avenue de l'UNESCO



Source : Photo prise par l'auteur, mardi le 7 février 2020

Apparemment ces femmes vendeuses font face à d'énormes difficultés dans l'exercice de leur métier: les pourchasses policières, les conditions de travail difficiles et les difficultés de concilier ce métier de femmes vendeuses avec le rôle de mère et d'épouse. Malgré tout cela, le nombre des femmes qui pratique ce métier ne cesse d'augmenter et tend à le maintenir.De ce fait, il y a lieu de constater que ces femmes ont compris leur situation.

Mais, si au plan personnel le métier de femmes vendeuses revêt des caractéristiques socioprofessionnelles imprévisibles, comment se peut-il que ce métier se fait de la même manière, dans une même logique?Dans notre travail de recherche, nous avons orienté notre réflexion sur les conditions de travail difficile auxquelles les femmes vendeuses de la rue en mairie de Bujumbura sont confrontées.Pour nourrir, habiller et scolariser leurs enfants, ces femmes sont obligées de trouver une activité génératrice de revenus, minime soit-elle.

Ces femmes qui pratiquent ce commerce, sont partout sur les routes de la ville : elles vendent des maïs grillés, des fruits ou légumes, des arachides et des maniocs. Pour survivre au quotidien au sein de leur famille, habiller et scolariser leurs enfants, ces femmes sont obligées de trouver une activité génératrice de revenus. Alors, cela suscite de notre part des questions sur les conditions de travail de ces femmes vendeuses. Pour ce faire, nous avons décidé d'emprunter une approche socio-anthropologique en revenant sur les conditions socio-économiques dans lesquelles les femmes vendeuses de Bujumbura s'investissent dans ce métier.

III.1.2.Quelques éléments de facteurs de prolifération du métier de femmes vendeuses de la rue à Bujumbura

Après l'incendie du marché central de Bujumbura en janvier 2013, on a assisté à une nouvelle reconstitution des activités commerciales. Ces dernières se sont multipliées dans les différents coins de la ville.Les activités qui étaient auparavant concentrées à l'intérieur du marché central se sont développées sur d'autres terrains.C'est cela qui a engendré une prolifération des commerçants ambulants et dans ce contexte le métier de femmes vendeuses ou commerçante ambulante est devenu à Bujumbura un secteur qui attire plusieurs acteurs avec des motivations différentes.

Toutefois, la naissance de ce commerce ambulant n'est pas exclusivement liée à l'incident qu'a connu le marché central de Bujumbura. Ce types d'activité existait, elle était fonctionnelle même avant, mais de petite ampleur. Les activités qui s'y déroulaient n'étaient pas si importantes comme on le voit aujourd'hui. Dans le passé, ce type d'activité attire bien des femmes mais n'avait pas pris le même le rythme avec lequel on l'assiste aujourd'hui.

Cependant, ce développement peut s'expliquer aussi par le fait que, des femmes qui avait leur place habituelle de vendre les fruits et les légumes, dans le Grainier de Bujumbura, n'ont pas été replacées dans une autre place. Dans ce cas, les femmes cherchent depuis à redynamiser leur activité dans des situations de confrontation avec les agents de sécurité et la police qui empêchent ces femmes vendeuses de s'entasser dans les rues et surtout les rues et les trottoirs du centre-ville.

Aujourd'hui, il n'est pas étonnant de voir que les femmes vendeuses de Bujumbura sont les seules vues comme effectuant le commerce ambulant. D'autres catégories de personnes y sont mais leur nombre n'est pas beaucoup plus remarquable que celui des femmes vendeuses de la rue. Une autre activité qui a un empileur significative dans le sens de commerce de la rue est celui de vente des unités et des cartes de recharges téléphoniques, mais celui-ci a connu une certaine réglementation. Il est fonctionnelle mais dans un règle conçu et connu par l'autorité municipale.

D'autres facteurs qui contribuent à la prolifération du commerce informel ne peuvent pas manquer. Il s'agitdu phénomène de chômage qui touche la jeunesse, ce qui fait que cette jeunesse s'investissent fortement dans le commerce ambulant, l'exode rural et les migrations des populations du milieu rural vers la ville de Bujumbura notamment. A côté de l'exode rural, il ya aussi le phénomène des migrations pendulaires qui concerne les habitants des environs de la ville qui font des va et vient chaque jour. Le matin, ils vont vers la ville et le soir ils rentrent chez eux dans les périphéries.Concernant le cadre légal, jusqu'aujourd'hui, le métier de femmes vendeuses de la rue et d'autres formes d'activités dites informelles, sont considérées, par l'autorité municipale comme étant des pratiques qu'il faut bannir et combattre.

III.2. Le quotidien des femmes vendeuses de la rue

Dans ce point nous présentons les principaux sujets rencontrés et donnons une certaine retranscription-traduction de leur expression. C'est une forme de description qui s'appuie sur les propos recueillis auprès des femmes vendeuses rencontrées dans leurs milieux de travail. Pendant les moments d'entretiens, certains contextes ont beaucoup attiré notre attention, d'où il est important d'en faire une certaine présentation et une description pour nos lecteurs. Chaque contexte décrit rapporte les propos des acteurs de terrains et fait une lecture de leurs attitudes et ce qui se faits autour d'elles: les rencontres, les interactions et les expériences vécues. Pour cette raison, nous avons jugé bon d'annoncer chaque femme vendeuse par un nom (sous l'anonymat) suivi d'une situation ou d'une image qu'elle nous a faite pendant notre entretien. Les extraits d'entretiens retenus sont retranscrits et traduits, car le but de ce point est de faire parler les personne de terrains dans leur langage et dans leurs milieux de travail.

III.2.1. Jeanne la combattante

Lundi 03 Février 2020 vers 10 heures, en route vers le Marché de COTEBU, nous avons rencontré une femme du nom de *Jeanne.* Elle était tout près du Station de Nyakabiga III où les femmes vendeuses sont habituées à se reposer. Elle avait un panier sur la tête. Dans son petit panier, il y avait des maniocs et des arachides crues. *Jeanne*est une femme âgée de 28 ans avec deux enfants, elle habite habituellement à MUGOBOKA.*Jeanne*est mariée à un homme handicapé âgé de 32 ans, victime d'un accident de roulage sur son vélo qu'il faisait circuler dans la ville de Bujumbura depuis six ans. *Jeanne*est dans ce métier avec une ancienneté de 3 ans et 8 mois. Avant de se stabiliser dans ce métier, *Jeanne*reconnais bien des différents métiers qu'elle a effectués :

« *Imbere yokwinjira muri akakazi, narakoze ubuzi butandukanye. Natanguye kuba umuyaya muri karitiye ya Kajaga na Kamenge hama mvaho njakudandaza akabare, ncandahava njakubana n'umucance wanje ubu akaba ari ikimuga».* Pour dire: «*Avant d'arriver dans ce métier, j'ai travaillé respectivement comme bonne à tout faire dans le quartier Kajaga et Kamenge. Après, j'ai travaillé comme serveuse dans un cabaret où j'ai quitté pour épouser mon mari qui est aujourd'hui devenu handicapé».Jeanne* indique que l'existence de l'instabilité dans les métiers antérieurement exercésl'empêchaient de voir loin et de redynamiser et augmenter ses potentialités qu'elle a découvert par après

dans ce métier de femme vendeuses.Elle évoque également les conditions de travail anormales et inhabituelles dans lesquelles ce métiers 'effectue mais avec des avantages inestimables pour la survie de sa famille. Jeanne a poursuivi en disant ceci:

*«Uburyo dukoramwo n'aho dukorera hadashobotse,ivyo bituma umwuga wacu ufatwa nkaho ataco umaze, arikonokubwiraneza ko uno mwuga untunze n,umuryango wanje atanikindi kintu kitwunganira mumibereho ».*Ce qui signifie *: «Les conditions de travail difficiles dans lesquelles nous travaillons font que notre métier de femmes vendeuses soit considéré comme précaire, mais c'est un métier qui fait vivre ma famille sans aucune une autre source additionnelle de survie.»*

*Jeanne*ajoute que ces difficultés liées à leur condition de travail ne peuvent pas constituer à elles seules un problème pour elles, mais aussi la règlementation de l'autorité de la mairie qui limite totalement leur champ de travail. Dans cet entretien, *Jeanne*nous a fait savoir que ce métier de femmes vendeuses est sa principale source de revenu pour sa famille, mais parfois elle est dépassée du fait que son mari a des difficultés. Elle le dit ainsi:*«Ibinyene ubona biradutunze n'abana ben'umugabo.Aha rero jewe ndariha inzu, nkanarihira umwana ishule,ariko bigoranye kubera umutware wanje yahuyen'ibibazo ».*

Cela signifie: «*Ce métier est ma principale source de survie pour ma famille, je paie le loyer et le minerval pour mon enfant provient d'ici, mais parfois je suis dépassé du fait que mon marie a des difficultés».Jeanne*affirme que l'accident de son mari a été un grand échec pour la réussite familiale d'où *Jeanne*doit travailler beaucoup. A ce propos, elle s'est exprimée dans ces termes:*«Mugihe umugabo wanje atagishoboye gukora, ntegerezwa kugira ico nkoze kugira dukomeze kubaho ».*Pour dire **:** *«Au cas où mon mari ne peut plus travailler, c'est moi qui doit lutter pour la survie familiale.»*

III. 2.2.*Zamda*, détaillante au marché de COTEBU

Ce mardi 04 Février 2020 vers 13 heures, nous avons visité le marché de COTEBU où nous avons rencontré, sans rendez-vous préalable notre deuxième enquêté*Zamda*. Celle-ci était attentive en attendant notre retour comme promis lors du pré enquête. *Zamda*est une femme âgée de 32 ans vivant dans la zone Buyenzi en Commune Mukaza. Elle nous a indiqué qu'elle était impatiente en attendant notre rendez-vous comme promis puisque le thème de notre recherche et les caractéristiques de la population de notre enquête l'ont profondément

intéressait. Elle nous a fait savoir d'abord que tous ce qui concerne son métier n'est pas une honte. Ces propos de *Zamda* montrent qu'elle croit beaucoup en son métier car elle affirme que ce dernier est la source de tout ce qu'elle a besoin comme femme veuve et mère de 3 enfants: *« iyo ndiko ndavuga ivyerekeye uno mwuga wacu,jewe ntasoni bintera »* dit-elle, ce qui signifie *: «Parler de ce qui ce qui est de mon métier,je n'éprouve aucune honte»*.Elle continue à préciser : «*Kubera akakazi nyene ko kudandariza ahamw'isoko,ndatahana buri umunsi vyakenerwa dukenera mumuryango kandi nkama nitwararitse gusigaza umutahe,kuberako burya tubaho kumunsikumunsi.»*Ce qui se traduit comme suit : *« Grâce à mon travail de détaillant dans ce marché, je rentre tous les jours avec la ration journalière tout en restant avec mon capital que je dois tenir compte à économiser pour le jour suivant.»Zamda* a ajouté ces propos:

« Iyo hataba uno mwuga nyene namenye biciye kumugenzi wanje Anna, mbanaravuye mu gisagara nkanasubira ruguru mu ntara mvukamwo ya Gitega », ceci se traduit comme suit: *« N'eût été ce travail que j'ai connu par l'intermédiaire de mon amie Anna, j'aurais déjà quitté la ville pour retourner dans ma province natale de Gitega »*.Après un long silence sur la question concernant sa situation avec les collègues du même métier, *Zamda*a continué notre entrevu en indiquant que dans ce travail, la collaboration se limite tout simplement au niveau des connaissances puisque les entraides lui semble difficiles à gérer car, la bas, chaque reste étrange puisqu'on se connait presque pas. Elle nous explique cela dans ces termes: *« Hano burya umwewese arafise uko abigenza kugira akazi kiwe kagende neza, nico gituma uko umuntu abigenza ngo aronke ico atahana bitandukanye gose.»*Ce qui signifie : *«Ici chaque femme à sa façon de travailler, ce qui fait que même les astuces de réussite diffèrent totalement.»*

Photo 4 : Des vendeuses qui se préparent à faire le détail aux environs du marché de COTEBU



Source: Par l'auteur, Mardi le 04 Février 2020(*des vendeuses qui se préparent à faire le détail aux environs du marché de COTEBU. Elles collectent des produits à vendre dans des tas de cent et deux cents FBU et sont prêtes à servir leurs clients.)*

L'enquêté *Zamda* a essayé d'expliquer davantage ses stratégies qui la permettent d'avancer facilement dans ce métier. Ecoutons ces propos:*« Iyo nshitse hano kukazi,nitwararika buri gihe umutahe,nkitwararika kwama menyana na bamwe mubatuzanira imizigo ntibagiwe n'abakiriya banje* »,ce qui veut dire:«*Quand je viens ici au travail, je veuille toujours sur la disponibilité de mon capitale pour avoir mon gain. Je dois aussi faire de bonnes connaissances avec mes clients et surtout parmi mes fournisseurs.*»*Zamda* a fait savoir aussi qu'elle doit être courageuse, disponible et accueillante envers ces clients qui sont souvent les mêmes et ces derniers cherchent une vendeuse qui a une bonne renommée. A ajouté Zamda.

III.2.3. *Diane* et le Chômage

Mercredi 05 Février 2020 à 9 heures 30, nous avons continué notre travail de recherche chez *Diane*. Nous l'avons connu par le biais des enquêtes exploratoires. Celle-ci travaille régulièrement au petit centre commercial de Nyakabiga III comme vendeuses des fruits dans cette zone. *Diane*est une fille qui habite habituellement dans la zone Nyakabiga chez son oncle maternel.

Avant de passer à notre entretien,*Diane*s'est pressée pour nous demander le temps que notre entretien va prendre et nous l'avons rassuré que c'est un dialogue qui ne peut pas aller au-delà d'une heure. Apparemment cette jeune fille ne semblait pas être ouverte à propos de son métier mais elle nous a accueillis avec un sourire aux lèvres puisque notre rendez-vous était maintenu dès les enquêtes exploratoires. Nous avons cherché d'abord à savoir les appréciations de Diane par rapport à son métier du fait que notre présence sur les lieux de travail de Diane lui semble en peu gênant. Elle nous a expliqué ceci:

« Ntabesha akakazi karagorana gukora mugihe utikuyemwo ubwenge, bisaba ureke gutekereza cane kubakuzi ariko ugakora ugamije icatumye ukazamwo.Nukuri nkikazamwo vyarantera isoni cane, ariko ubu n'ibisanzwe gose», dit-elle, ce qui signifie : *« Sans mentir, ce métier est très difficile, il faut un effort personnel pour ne pas continuer à penser sur le métier en soit mais sur l'idée qui vous a poussé de s'y engager. Il m'a été difficile de me sentir à l'aise dans ce métier puisque le plus souvent j'étais gêné quand il s'agit de servir à des personnes de connaissance.»*Cette jeune fille diplômée des humanités générales reste avec des complexes sur son métier. Mais celle-ci essaie de tenir le coup. *Diane*travaille quotidiennement dans le petit centre commercial de Nyakabiga III comme vendeuses des fruits dans cette zone. *Diane*nous a fait comprendre pourquoi elle a intégré ce métier dans des détails qui circonscrivent le chômage des jeunes diplômés:

*« Jewe nkiri kwishule nibazako nzoba umukozi waleta ,ariko maze kumara ishure vyarangoye cane gose.Maze kuzaino i Bujumbura nasanze hoho bigoye kurusha,niho nasaba agatahe marume kubera kwirirwa ndyamye navyo nabona atagateka vyantera imbere ya tonton. Ariko ubu ntanakimwe ndabasaba kuvyerekeye ivyankenerwa nawe uzi umwigeme akenera »,pour dire :« Quand j'étais sur le bas de l'école ,je pensais que je serais le fonctionnaire de l'Etat, mais après mes études les choses ont mal tourné. J'ai décidé de venir ici à Bujumbura, j'ai trouvé la situation très pire. C'est ainsi que j'ai décidé de demander du capital à mon oncle parce que rester à la maison tous les jours me gênaitbeaucoup. Pour le moment je suis fière, je ne demande rien en ce qui concerne les besoin quotidiens pour une fille, je suis à l'aise.»Diane*ajoute que son métier lui donne un bon statut au sein de la famille où elle est logée du fait que ça lui donne une image d'une fille courageuse et capable de s'adapter à des changements socio-économiques.

III.2.4. Josiane à l'Agence de voyage Volcano

Jeudi le 06 février 2020 à 14 heures 30 minutes, nous nous sommes entretenus avec *Josiane*. *Josiane* est une femme vendeuse ambulante de 25ans qui habite le quartier Sororezo. Nous nous sommes rencontrés en face de l'agence de voyage Volcano où nous nous sommespointus cette après-midi du 06 février 2020. Nous l'avons approchée comme client et lui demandant les différents prix de ses marchandises. Petit à petit nous avons introduit notre préoccupation de chercheur et la femme nous a demandé d'attendre quelques minutes car elle n'avait rien vendu cette après-midi, disait-elle.Elle nous a avoué qu'elle allait revenir dans quelques instants. Elle nous a proposé alors l'endroit où nous pourrions nous rencontrer dans une demi-heure. (C'est le mur de l'Ecole Technique Saint Luc).*Josiane* vit avec son mari depuis 5ans et ils n'ont pas eu d'enfant jusqu'au jour de notre entretien. Elle exerce ce métier depuis 4ans. Elle nous a raconté beaucoup de choses sur son vécu quotidien avec son environnement social et familial :

*« Inyota yo gushigikira umugabo wanje mubijanye no guteza imbere urugo rwacu nico kintu nyamukuru catumye numva nanje nogira ico nkoze. Iciyongera kuri ivyo nuko kandi imibereho idashemeye no kubura icotwifashisha, aha bituma umuntu agererageza umwuga ashoboye nk'uyu.»*Ce que l'on peut traduire comme suit: «*Le besoin de soutenir mon mari pour améliorer la vie familiale est à l' origine de cette activité de commerce ambulant. De plus, les conditions de vie précaires et le manque de moyens financiers suffisants m'ont poussée à faire ce type de métier qui demande peu de moyens.»*

Josiane donne des précisions surles relations avec son environnement social, et nous indique ceci : « Jewe nukuri mbona mbanye neza n'abandi dukora umwuga umwe, yemwe n'umugabo wanje turumvikana, we muri ino misi ni umukomvoyeri kumabusi muri ville » ; pour dire : « *Les relationssont bonnes, tant avec mes collègues femmes que mon conjoint qui, habituellement est convoyeur sur les minibus dans le centre-ville.»*

Josiane voit en avenir une amélioration de sa vie et envisage de travailler beaucoup pour arriver à son rêve: *« Jewe uko nkora aka kazi ndavyishimira kandi burya ikikugaburira ni mpaka ugikunde. Aha rero jewe ntegerezwa kongereza inguvu kubera ndavye iyo navuye naho ngeze ntacotuma ntizera kazoza keza.Nubwo ibintu bihinduka, jewe ndamaze kubona nezako aka kazi wagakoze neza ni umwuga nk'iyindi kweri.» ;* ce qui revient à dire : *« Pour*

moi, j'apprécie beaucoup la manière dont je travaille et ce qui me fait vivre doit en générale être intéressant quelque soit les conditions. Pour ce, je dois améliorer ma manière de travailler parce que le passé nous enseigne beaucoup. J'ai déjà constaté que le métier de femme vendeuses mérite d'être appelle métier entant que les autres métiers.»Josiane se montre optimiste dans ses perspectives d'avenir et elle est convaincue que le métier de femme vendeuse de la rue mérite d'être considéré comme d'autres métiers.

III.2.5. Neema, très tôt orpheline est devenue vendeuse depuis dix ans

Au moment de la fin de notre entretien avec *Josiane*, une autre femme dénommée *Neema* est arrivée pour voir ce qui se passe. Nous lui avons expliqué le fondement de notre entretien avec *Josiane* et elle accepte que nous nous entretenions avec elle. L'entretien a commencé vers 16h30mins de ce jeudi le 06/Février/2020. *Neema* est une femme vendeuse âge de 27 ans. Elle a un seul enfant et habite à Kanyari. *Neema* est en union libre avec son mari depuis 3ans 8mois. Elle exerce le métier de femme vendeuse depuis longtemps, au moins 10 ans, a-t-elle précisé. Elle nous l'explique dans ces termes :

«Uyu mwuga ndawukoze igihe kitari gike, nimiburiburi guhera 2010.Maze kuva mw'ishule kubera mama yari yitavye imana kandi ariwe twari tuzeyeko vyose jewe n'abavukanyi bari hamwe na musaza wacu, naciye nkomeza unomwuga ndawugirarwanje. Vyongeye ntakandi kazi jewe nabona nashobora gutungisha umuryango kiretse aka nyene kugira dukomeze kubaho muri ubu buzima butoroshe ubonako na mama wacu twakunda yaramaze kudusiga.»

Ce qui signifie:*«Je suis dans ce métier au moins depuis 2010.Quand j'ai quitté l'école après la mort de notre mère qui était jusque-là la seule personne sur laquelle nous comptions, la vie est devenue très dure pour moi, mes 2 sœurs et notre frère. J'ai dû intégrer ce métier car il était notre seul source de survie. De plus, il n'y avait aucune autre activité génératrice de revenu accessible pour nous dans cette ville où la vie est très chère. Coûte que coûte, nous devrions faire face à ces conditions de vie difficiles auxquelles nous étions confrontés, depuis la mort de notre mère bien aimée.»*

Neema ne reconnait pas seulement les situations douloureuses, elle nous a également raconté ses bonnes relations qu'elle entretient avec les autres femmes qui exercent le même métier. Elle revient surtout sur l'aspect qu'elle qualifie de bonne relation qui consiste à se prêter

l'argent quand l'une d'elles connaît une perte. Elle les précise dans ces termes: *«Burya muri uno mwuga turafashanya cane,bamwe bamwe usanga twaramaze kumenyana bikwiye kuburyo umwe muri twebwe bishitse akabura ayo kurangura canke yakehaniwe tukamwongrerereza.Hari naho bishika tukishira hamwe tukaza turarangurira hammwe hama tukigabanira hagati yacu niho usanga tutazimbwe gose. Ariko ni kubidandazwa bimwe na bimwe nk'amashu canke ibitoke kuko bitworohera kubigabura tudahendanye.»*

Ceci revient à dire:«*Dans notre métier des entraide ne manquent pas, certaines entre nous ont déjà noué des relations solides à telle enseigne que nous parvenons à soutenir l'une ou l'autre qui a tombée en faillite. Parfois fois, nous nous constituons dans des groupes restreints aux seins desquels nous pouvons mettre ensemble nos capitaux et ainsi nous parvenons à acheter en gros certains produits faciles à partager comme des choux, des régimes de bananes et cela nous avantage beaucoup.»*Enfin, *Neema* entrevoit un bon avenir en collaboration avec son mari et compte sur l'épargne qu'elle réalise chaque jour. Selon ses dires, cet épargne qui peut aller au-delà de trois mille, voir même plus.

III.2.6.Alice, ancienne commerçante déchue dans leGrainier de Bujumbura[67]

Lundi le 10 Février 2020, nous avons effectué une visite dans le marché de COTEBU. Cette fois ci, l'objectif de cette journée était d'observer le déroulement des différentes interactions et échanges entre les femmes vendeuses et les clients. Cet aspect a été pris en considération par le faite que l 'enquêté*Jeanne*du Lundi 03 Février 2020 avait beaucoup insisté sur cet aspect.

Ainsi, vers 7h30 minutes une camionnette arrive dans cette endroit et toutes les femmes se bousculent comme si elles étaient au courant de l'arrivée de cette camionnette. Nous avons restéattentifs pendant un moment pour bien observer l'ensemble de ce mouvement. Pour pouvoir nous retrouver dans cet ensemble de bousculement inhabituel, nous nous sommes approche d'une femme qui avait déjà récupéré son bagage ; celle-ci a été nommée *Alice,* une deuxième enquêtée du marché de COTEBU. Par notre demande d'échanger avec elle, *Alice*nous donne tous les détails sur le processus d'approvisionnement en produits vivrière dans ce marché. Elle nous fait explorer ce qui nous semblait floue et ambigüe: *« Uyo muduga*

[67] Le Grainier de Bujumbura, c'est le nom qui était donné au marché des fruits à côté de l'ancien marché de Bujumbura qui s'est fait brulé en 2011. La majorité de ceux qui travaillaient dans ce centre commercial ont déchu complètement.

*utuzanira ivyimbugwa ubivanye muntara za Bubanza na Cibitoke.Natwe dutembereza bisabako tuzinduka hama umwe wese akarangura umuzigo uhuye nayo afise »;*Ce qui veut dire : *« Cette camionnette amène des produits agricoles frais en provenance de la province de Bubanza. Nous, lesfemmes vendeuses arrivent par-ci très tôt le matin et chaque vendeuse essaie de récupérer ce qui équivaut au capital qu'elle dispose.»*

Alice nous explique d'avantage ce qui suit : *« Iyo duhejeje kwegeranya ibidandazwa, ushobora guhitamwo kubidetaya ngaha mw'isoko canke ukagenda kutembereza muri karitiye.»*Pour dire : *« Après avoir récupéré nos bagages, soit, on fait le détail dans ce marché soit on préfère aller faire circuler les marchandises au quartier.»*Ce jour-là, *Alice* nous dit qu'elle ne va pas détailler ces marchandises dans le marché, car il est déjà trop tard et de plus les places favorables pour le détail sont déjà occupées. Elle range ses marchandises et se dirige vers la maison.

Puisque nous avion déjà gagner la confiance de la part de celle-ci, nous choisissons de l'accompagne jusqu'à la main. *Alice*est flexible dans les réponses qu'elle nous donne. Elle se présente et nous donne des précisions sur sa personne. Pour le moment, *Alice*habite au quartier Bwiza avec ses deux colocataires, (Monia et winny)[68]. Elles sont là il y a une année et demi où chacun contribue pour le loyer mensuel. Pour approfondir notre question concernant son aventure dans d'autres métiers, *Alice*nous révèle ce qui suit:*«Imbere yuko ntangura kundandariza aha mw'ibarabara,nari umudandaza w'ivyamwa azwi cane hamw'iruhande y'isoko nkuru ya Bujumbura.Rimwe na rimwe ivyashara vyanje vyararenga n'imipaka,kuberako narimaze kumenyana n'aba*ndi *badandaza babadame bo muri Congo hamwe no mu Rwanda.Narimaze kugera kumutahe ushika kumafaranga y'amarundi umuriyoni n'inusu(1.500.000Fbu environ 681,8 Euro).Ariko ubu sindenza ibihumbi mirongo itandatu (60000Fbu environ 27,2Euro). »*

Ce qui se traduit comme suit : *« Avant de devenir femmes vendeuse de la rue, j'étais commerçante très reconnue dans les enceintes du Grainier de Bujumbura. Parfois mes affaires commerciales allaient au-delà de la frontière, car j'avais déjà gagné des contacts avec les autres femmes du Congo et du Rwanda.*

[68]Les noms de deux colocataires de *Alice* (Monia et Winny) ne sont pas réels, celles-ci font un métier très reconnaissable et sont populaire, d'où nous avons encore préféré l'anonymat de leur noms.

Mon capital s'élevait à un million cinq cent mille francs Burundais (1.500.000 F.Bu environ 681,8 Euro).Mais pour le moment, mon capital ne dépasse pas soixante mille Frans F.Bu (60.000Fbuenviron 27,2Euro).»

Comparativement dans le temps où *Alice*était encore dans le Grainier de Bujumbura, le bénéfice était beaucoup plus élevé, pour le moment *Alice*ne fait que vivre du jour au jour avec un bénéfice qui ne lui procure que la survie. Au bout du compte, nous avons arrivé chez *Alice*au quartier Bwiza. Elle habite avec les deux amies dans une maison à chambre et salon. Dans la suite de notre entretien, *Alice*nous indique le petit marché à l'intérieur du quartier où elle va continuer à détailler ses légumes. Ce jour-là, elle avait dans son panier des tomates, des aubergines et quelques états de carottes.

En ce qui est de sa famille, notre enquêté nous dit ceci:*« Kuri iyongingo y'uko mbanye n'umugabo,nokumenyeshako ivyambayeko ari agahomeramunwa.Twatandukanye n'umugabo wanje m'uburyo buteye agahind,gushika ubu ntaruhusha mfise go kubonana n'umuhungu wanje w'imfura.Ubu ikindaje ishinga ni guteza imbere urudandaza rwanje .»* Pour dire:*«Sur ce point je suis complètement déçue pour une mauvaise expérience que j'ai faite avec mon mari. Nous nous sommes séparés avec lui dans une situation très critique où, jusqu'aujourd'hui, je suis privée de mon fils ainé. Pour le moment ma vie est beaucoup orientée sur lecommerce.»*. *Alice*termine en nous révélant que son métier de femme vendeuse est d'une grande importance pour elle et lui donne tout ce qu'elle a besoin. *Alice*manifeste l'espoir qu'un jour, elleretournera à son stade initial.

III.2.7. Rosalie, victime de l'ivrognerie de son mari (10/Février /2020)

Nous avons réalisé notre dernier entretien un certain Lundi, en date du 11/Février /2020.Cette entretien a été réalisé auprès de *Rosalie* dans le quartier Nyakabiga II entre l'avenue 8 et 9.Celle-ci était entre de servir des fruits auprès de deux autres femmes. *Rosalie* est une femme âgée de 40ans et elle exerce le commerce ambulant depuis 7ans. Celle-ci fait le marchandage des fruits auprès des ménages habituels. Comme d'habitude, nous étions en train de circuler dans ce quartier pour finaliser notre enquête sur les femmes vendeuses. En route vers l'avenue de l'imprimerie pour voir si, par chance, nous pouvons rencontrer des femmes qui proviennent du marché de COTEBU, nous avons aperçu Rosalie.

Après notre brève présentation et celle du but de notre enquête, cette femme nous a indiqué que cette journée est plus surchargée et pour cela elle nous a proposé de renvoyer le rendez-vous de notre entretien à une autre journée. Puisque le temps que nous avions préconisé pour le terrain avait déjà terminé, nous avons décidé de suivre *Rosalie* dans ses déplacements à l'intérieur du quartier.

Cette femme semble avoir déjà des rendez-vous pour l'achat des fruits; elle arrive et ses clients la reconnaissent bien. Dans nos déplacements à l'intérieur du quartier, parfois Rosalie s'intéressait à nous révéler brièvement quelques éléments intéressants pour nous. Elle les précise comme suit : « Ubukene budahera kandi nibwo bwantumye ntangura gukora aka kazi.Imyaka itanu novugako igira ihere umugabo wanje atanguye kunwa inzoga birenze.Kubwivyo vyabaye ngombwako negera abagenzi banje baranyereke ivyerekeye akakazi.»

Pour dire : « *La pauvreté permanente au sein de mon foyer m'a poussé à me lancer dans ce type de commerce. Il y a au moins cinq ans que mon mari est devenu alcoolique. Pour cela, j'ai été obligé de rejoindre mes amies qui étaient déjà dans ce métier*. ». Pour le moment Rosalie n'est pas en bonnes relations avec son conjoint puisque ce dernier a un défaut *; « Il m'oblige de rentre tôt »,* dit-elle, ce qui perturbe Rosalie dans son travail.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons cherché à avoir une vue d'ensemble sur le contexte socio-économiques des femmes du milieu urbain en générale et plus particulièrement le contexte socio-économiques des femmes vendeuses de la rue de Bujumbura. Notre étude a été abordée dans un contexte où toute personne en situation de manque financier est simultanément nommée pauvre et précaire. Ce contexte des femmes vendeuses de la rue est une réalité que nous avons étudié empiriquement. Cette réalité fixe d'avantage les grands axes de réflexion et d'analyse sur notre thématique de recherche.

Par une description des éléments de contexte empiriques et des observations faites, nous avons essayé de faire une description qui s'appuie sur des entretiens faites avec les femmes vendeuses dans leur milieux ; dans leurs vrais situations de travail. Chaque contexte décrit rapproche des acteurs de terrains et fait une lecture de leurs vécu quotidien et ainsi que ce qui se fait autour d'elles : ce que les femmes vendeuses pensent sur leur métier, les défis, les déplacements et les interactions. Chaque cas décrit présente le sujet rencontré et donne une certaine retranscription-traduction de son expression sur sa manière de vivre ce métier, les expériences encourues et son sens d'implication.

CHAPITRE IV:ADAPTABILITE, DEBROUILLARDISE ET STRATEGIES DE SURVIE DES FEMMES VENDEUSES

Introduction

Ce quatrième chapitre présente les principaux résultats de cette recherche. Ces résultats se basent sur des analyses faites sur certains extraits d'entretiens retenus. Les situations présentées se suivent d'une analyse qui se concrétise par une constatation. Cette constatation tire le fil de compréhension et de signification de chaque cas en faisant une discussion entre les données empiriques et la théorie.

IV.1.Vivre à tout prix

Les femmes qui ont fait l'objet de notre enquête ont des passés différents par rapport à ce métier de femmes vendeuses de la rue. Certaines sont dans ce métier à cause des expériences doubleuses qu'elles ont connu, ce qui n'empêche pas que ces femmes continuent à redynamiser leurs métiers malgré elles.

IV.1.1. Rester débout quand rien ne vas plus

- ***L'histoire d'Anna et Josiane***

Anna qui s'installait quotidiennement au Quartier Nyakabiga III révèle une histoire longue qui manifeste un sentiment de courage. Elle nous a déclaré qu'elle se sacrifie dans ce métier pour faire vivre ses quatre enfants. L'histoire de sa vie résume un ensemble d'échecs, de perturbations et de mauvaises expériences.

Voici ses propos:«*A partir de ma province natale de Kayanza je peux te résumer mon histoire et des activités que j'ai déjà effectuées. J'ai commencé à travailler comme aide maçon où, j'étais à cote de mon mari qui était un maçon très reconnu dans la région. Apres la mort de mon marie suite à des complications cardiaque, j'ai commencé à mener une vie que je qualifierai comme étant l'enfer d'ici sur la terre. Nous sommes resté avec mes 3 enfants mais dans la famille de mon mari on me faisait tout ce qui est mauvais pour me persécuter.*» *Anna* retourne principalement sur les mauvaises expériences qu'elle a rencontrées dans presque tous les métiers qu'elle a entrepris depuis la mort de son mari en 2013.

Pour se retrouver dans ce métier de femmes vendeuses dans la ville de Bujumbura, cettefemme a reconnu un autre échec:«*En 2018 vers la fin, j'avais déjà installé une cafétéria où je vendais du lait, des baignets et du thé. Pendant ce temps, j'avais embauchée une travailleuse dans mon cafétéria et moi je m'occupais d'autres affaires de la maison. La date du 18/Avril /2018 est une date inoubliable pour moi où mon travailleuse a quitté la cafétéria avec toute l'argent qu'elle avait collecté durant tout le mois, car le versement se faisait a la banque et j'étais très confiante envers cette fille. Jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais vu la fille.»*

Ceci nous amène à savoir plus sur *Anna*. Elle a continué à préciser que grâce à son travail de détaillant dans sa petite échoppe, elle est capable de faire vivre sa famille de 3 enfants. Les propos d'Anna nous poussent à penser qu'elle est le chef de famille. Cette femme comme d'autres qui s'investissent dans ce métier sont vulnérables mais cette vulnérabilité a été, pour elles un des facteurs de leur sens d'acceptation et du lutte pour vivre malgré les difficultés.

Pour terminer son récit de vie *Anna*nous a signifié que l'aide de son oncle lui a été très utile pour qu'elle reste avec ses enfants. Elle le dit ainsi:*« N'eût été mon oncle maternel qui m'a soutenu pendant ces moments durs, j'aurais abandonné mes enfants pour me diriger à Oman comme d'autres femmes en difficultés le font, où je serais peut-être dans d'autres activités sans ignorer même la prostitution.»*Ence qui est de*Josiane*, elle nous a raconté beaucoup de chose sur le vécu quotidien avec son environnement social et familial. Pour elle, le besoin de soutenir son mari pour améliorer les conditions de la vie familiale est à l' origine de cette activité de commerce ambulant. De plus, les conditions de vie précaires et le manque de moyens financier suffisants l'ont poussé à faire ce type de métier qui demande peu de moyens pour démarrer.

Josiane donne des précisions surles relationsqu'elle entretient avec son environnement social et nous indique ceci : « *Les relations sont bonnes, tant avec mes collègues femmes vendeuses que mon conjoint, qui habituellement est convoyeurs sur les minibus dans le centre-ville.»*Elle affirme avec certitudes qu'elle va évoluer tout en accordant les perspectives d'avenir à la providence: *« Pour moi, j'adore beaucoup la manière dont je travaille et en collaboration avec mon mari. Nous avons déjà constaté que le métier de femmes vendeuses est une source de revenu prometteuse.*

A la fin de la semaine, nous sommes intéressés par le fait que nous avons de quoi épargner, quelque soit la somme. Pour ce, je dois rester dans ce métier et améliorer ma manière de travailler.»

Josiane se montre motivée dans ses perspectives d'avenir et elle est optimiste que le métier de femme vendeuse de la rue est prometteur. D'où Josiane affirme qu'elle va atteindre ses objectifs en collaboration avec son mari. Ce dernier passe toute la journée à son poste de travail régulier ; le parking du centre-ville de Bujumbura où il travaille comme convoyeur.Malgré leur situation de vulnérabilité, les femmes vendeuses sont motivées et sont réceptives envers les situations auxquelles elles sont confrontées. Dans ce sens, Poirier et Gravel font remarquer que : « *En situation de vulnérabilité les êtres humains partagent trois grandes préoccupations : assurer la survie, améliorer leur condition de vie par gains (monétaires ou autres) et se développer.»*[69]

- **Trajectoire et l'expérience d'Alice**

En essayant de nous réciter son parcourt professionnel dans ce commerce, Alice nous fait découvrir des réalités autres que l'on ne peut pas croire sur sa personne. Même si cette femme travaille aujourd'hui comme femme vendeuse des fruits, dans la rue, celle-ci a un passé particulier. Avant de devenir femme vendeuse de la rue, elle a été commerçante très reconnue. « *Parfois mes affaires commerciales allaient au-delà de la frontière …»*, dit-elle, en hochant la tête de gauche à droite. Ceci montre qu'Alice manifeste un regret particulier, son déplaisir face à ce qu'elle vit aujourd'hui.

Dans le passé, selon toujours les proposd'Alice, ce commerce de vendre les fruits et les légumes n'était pas pratiqué dans la rue. C'était un métier très favorable, avec un emplacement bien connu. Sans compter beaucoup plus sur sa situation actuelle, Alice révèle ceci : *« Mon métier de femme vendeuse est d'une grande importance parce qu'il me donne tout ce que j'ai besoin pour vivre du jour au jour sans compter sur d'autres personne et avec le temps, je pense que ma situation sera rétabli.»*

[69]Frédéric ABBECASSIS et Pierre ROCHE, Op.cit, p.257

Alice manifeste de l'espoir qu'un jour, elle retournera à son stade initial avec un métier plus plaisant. Pour comprendre Alice, il faut revenir chez Queiroz et Mark Ziolkowski quand ils évoquent le concept de *Groupe de référence*[70].En espérant son établissement dans son métier, Alice compte sur son effort personnel, pas de partenaire particulier qui peut intervenir pour son rétablissement. Ceci est concrétisé par ses propos en ce qui est des perspectives d'avenir dans son métier : *« J'ai perdu beaucoup, je le sais bien, dans ce que je fais aujourd'hui je progresserai petit à petit et les choses vont aller bien, Dieu m'aidera je l'espère.»*

En ce qui est de sa famille, notre enquêté nous a dit ceci : *«Sur ce point, je suis complètement déçue pour une mauvaise expérience que j'ai faite avec mon mari ; nous nous sommes séparé avec lui dans une situation très critique où, jusqu'aujourd'hui, je suis privée de mon fils ainé. Pour le moment ma vie est beaucoup orientée sur mon commerce.»*. Pour Alice, l'identité de femme vendeuse est le résultat de plusieurs déboires connus, ce qui fait que celle-ci fournisse tout son effort pour améliorer sa situation actuelle, afin de retourner à sa situation d'avant. Cette notion d'expérience est abordée dans une perspective interactionniste que Queiroz et Mark ziolkowski réfèrent à un autre concept de *trajectoire* :

« *Comment se fait-il qu'un sujet soit capable de continuer à penser ces conséquences hétérogènes comme la continuité d'une vie et, éventuellement, d'en rendre compte dans un récit structuré ? Si il est le résultat des transaction avec les autres, il faut pour comprendre que l'expérience subjective se traduise en sentiment identitaire, y ajouter une autre dimension : des transactions avec soi-même.»*[71]Donc cette notion d'expérience est synonyme de trajectoire vécu dans la perspective de notre analyse.

IV.1.2.De la solidarité et la convivialité

Le métier de femmes vendeuses rassemble des femmes de plusieurs catégories d'âges, avec des provenances très diversifiées. C'est ce que témoignent les propos de Neema en ces termes:*« Dans notre métier, des entraide ne manquent pas. Certaines d'entre nous ont déjà noué des relations suffisantes à tel enseigne que nous parvenons à soutenir l'une ou l'autre qui a subis des manquants sur son capitale.»*

[70] Cette notion de groupe de référence est utilisée chez Queiroz et Mark Ziolkowski, op.cit.p.51, pour montrer que la vision du monde d'un individu, et en particulier celle qu'il a de lui-même, se forme sous l'influence de partenaire différents.
[71]J.M. de Queiroz et Marek Ziolkowski, *op.cit.*, p.48

De plus, quand elles sont sur le lien de travail, elles éprouvent quelque fois des problèmes liés au manque de ration journalière. *Jacqueline* dit qu'elles s'entredent dans en ces mots: *« Quand l'une ou l'autre parmi nous n'a pas encore trouvé de clients, on ne peut pas aller au resto en la laissant comment ça, non ! On se prête l'argent et la situation est réglée par après. Pourvu que l'autres soit sauvé d'abord »*, a déclaré *Jacqueline*, une femme détaillante dans les environs du marché de COTEBU.

Le sens de solidarité et d'entraide n'est pas seulement occasionné par des situations douloureuses, mais aussi pour améliorer leur façon de travailler. Certaines femmes vendeuses préfèrent se constituer dans des groupes afin de contourner la montée des prix sur certains produits sur le lieu d'approvisionnement. Sur cet aspect Neema nous a fourni autant d'information quand elle a évoqué la stratégie de se constituer dans des groupes restreints pour acheter à bas prix et cette stratégie avantage beaucoup les femmes vendeuses.

Non seulement que dans ce métier les femmes vendeuses s'y trouvent pour la survie individuelle ou de leur famille, avec le temps, les relations sociale se configurent jusqu'a de constituer des relations sûres. Ces relations sont suscitées par le partage du vivre ensemble, ce qui aboutissent à la configuration de leur identités.

Par ce concept de configuration, NORBERT Elias[72]tente de mettre l'accent sur les relations d'interdépendance entre les hommes qui forment une société. Dans notre cas d'étude, les femmes vendeuses de la ville de Bujumbura sont caractérisées par des relations d'interdépendance dans leurs actions. Ces relations sont «configurées»de telle sorte que chacune accomplit son rôle selon sa définition spécifique, comme nous l'a indiqué *Zamda,* une femme œuvrant dans les alentours du marché de COTEBU. Selon Zamda dans ce métier la façon de travailler et de s'organiser de chacune diffère de celle de l'autre, ce qui fait que même des astuces de réussite diffèrent totalement.

Pour Athanase NSENGIYUMVA[73] qui a travaillé sur les enfants de la rue de Bujumbura, il montre que, malgré leur mode de vie, ces enfants ne sont pas nécessairement en rupture avec la société globale.Ils se démarquent cependant nettement par des logiques différentes. Ils sont parfois des sujets, des acteurs dotés de compétences.

[72] Elias NORBERT, *op.cit.*p.63
[73] Athanase NSENGIYUMVA, L'espace public urbain comme lieu de survie : Les Timbayi de Bujumbura, Presses Universitaires de Louvain-UCL, Thèse, Avril 210.

Pour le cas des femmes vendeuses, le fait de se retrouver dans les mêmes conditions amène toutes ces femmes vendeuses à vivre un climat de soutien et de solidarité entre-elles. Elles sont solidaires jusqu'à faire des gestes de soutien et de relance quand l'une d'elles est dans une situation de faillite.

IV.1.3. Stigmates et préjugés

A côté de difficultés liées à leur condition de travail etla fatigue, ces femmes vendeuses ne reconnaissent pas seulement ces douleurs physiques. Il ya d'autres souffrances morales qui restent une autre préoccupation prépondérantes pour les femmes vendeuses : des injures, des préjuges parfois qui souillent leur identités, des tracasseries policière, des malentendus avec leurs conjointset le milieu social environnant…etc. Ces femmes trouvent leurs situations plus pires quand leurs conjoints ne sont pas en bonnes collaboration avec elles. Elles font objet de soupçons divers.

- ***Soupçonnées de prostituées***

La situation générale de ce métier de femmes vendeuses se confronte à plusieurs facteurs démotivants comme le souligne Claudine: *Dans notre métier, certaines fois, il nous arrive de nous confronter à des fausses suppositions sur nous, qui pour moi, sont trop démotivants. On nous accuse de la prostitution et quand c'est le mari qui commence à penser dans ce sens, bonjour les dégâts.»*Cette situation est très fréquente chez Claudine. Dans son habitude, elle se lève très tôt pour acheter à un bon prix au marché de COTEBU.Parfoiselle est obligée de retourner à la maison trop tard, ce qui n'est pas bon aux yeux de sonmari et l'entourage.

De son coté, notre interlocutrice relève des manquements sur ses relations qu'elle entretient avec son mari. Ellea exprimé ses doutes en ces termes: *« Je doute sur notre relation avec mon mari, car moi-même je me juge d'une femme qui ne s'occupe pas convenablement de son mari, car je sais que d'autres femmes de mauvaises fois peuvent profiter mon absence pour détourner l'attention de mon mari qui m'aime beaucoup».* Pour cette femme, elle s'inquiète beaucoup sur ses relations avec son mari.

Pour Gracia, qui étale régulièrement des épis demaïs grillés au bord de la route dans le quartier NyakabigaII, elle aconnu plus souvent des hommes qui se présentent chez elles avec d'autres ambitions outre que l'achat du simple maïs. Elle le déclare ainsi:« *Cela est possible et c'est pénible à entendre comme femme mariée ! Quand on me fait de telles demandes, je suis dépassé. Je pense que parmi nous qu'il aurait de femmes qui font cela .Sinon comment se fait-il que de telles choses soient une préoccupation de certains hommes surtout quand il commence à faire nuit ?»,* Gracia se justifiant sur la question de savoir si elle aurait eu d'autres demandes étrangères à son métier de femmes vendeuses.

Sollicitée de plusieurs reprises par son voisin de l'aider à augmenter son capital, souvent avec des compliments, soit disant d'une fille courageuse, *Diane* s'est retrouvée face à une autre situation:

« Face à un homme que je respectais beaucoup et qui était mon client potentiel, je me suis retrouvé face à un homme qui faisait tout pour détourner mon attention. Parfois d'autres mamans et jeunes filles qui sont dans notre métier tombent souvent dans ce genre de piège. Tout le monde n'ont pas de capital suffisant pour rester longtemps et avec facilités dans ce métier et certains hommes comme mon voisin viennent au secours mais réellement, ils visent d'autres choses.» Réagit Diane.

Cette autre image d'une fille qui peut se prostituer n'est pas une surprise pour Diane. En entrant dans ce métier, elle s'attendait à de telles réalités. Cette jeune fille nous a confié que le travail qu'elle fait n'est pas d'un grand intérêt, mais elle affirme qu'elle peut gagner seulement entre trois et quatre mille francs burundais après une longue journée au bord de la route. Ce qui lui permet néanmoins de gagner quotidiennement tout ce qu'elle a besoin comme jeune fille.

Les femmes vendeuses ne sont pas stigmatisées seulement par leurs voisins ou leurs clients ou leurs proches, mais aussi la police et l'autorité de la mairie. Selon nos interlocutrices, elles n'ont pas où déposer leurs marchandises, et de partout où elles rencontrent des agents de sécurités ou la police, on les appelle autrement : « abanyakajari », (pour dire ceux qui sèment le désordre). Elles ne peuvent pas faire autrement, c'est ce que nous explique Alida: *« Nous sommes toujours pourchassées par la police et si la malchance nous tombe dessus, on nous arrache toutes nos marchandises, on nous emprisonne et chaque fois nous sommes sur les*

lieux de travail, on nous prend pour des travailleuses de sexes». Elle en ajoute que qu'elles sont obligées de sillonner les quartiers, malgré l'interdiction et les préjugés.

Pour vendre plus, les femmes vendeuses ne se préoccupent pas des limites établis et cela reste très dangereux malgré elles. Quand elles sont attrapées dans des zones strictement interdites comme le centre-ville, elles paient une amende allant jusqu'à cinq mille francs, quelques fois après un emprisonnement et confiscation de leurs marchandises.

- ***D'autres préjugées***

A la question de savoir comment une vendeuse de rue parvient à s'acquitter de ses devoirs dans la famille et de femme vendeuse, la réponse semble ne pas venir facilement en tête chez Ange. Elle répond après un moment d'hésitation en ces termes : *« Quand on n'a pas quelqu'un qui doit s'occuper des enfants et de la maison, on laisse les enfants comme ça et les voisins de bonnes foi peuvent intervenir mais rarement. Mais quand mon mari n'a pas de commande à son atelier, car il cordonnier de la cité, il s'en occupe d'eux»*.Cette dernière situation d'Ange ne semble la même pour les autres femmes qui font le même métier qu'elle. Elles affirment que leursmaris n'acceptent pas de s'occuper des enfants car cela est contraire à la tradition burundaise.

« Pas d'excuse chez moi, quand je ne parviens à transporter mon enfant sur moi avec les marchandises, gare à moi. Mon mari me laisse toute ma liberté de travailler et de gérer mon capital comme je veux, mais des questions en rapport avec son intervention pour me soulager quand je suis étourdi, il me dit que notre métier est strictement pour les femmes. Donc, il ne peut pas se faire rire comme ça par ses paires du ligara qui diraient qu'il est dominé par sa femme». Odette répondait à la question de savoir comment elle gère la conciliation de son métier avec les préoccupations familiales.

A entendre ses propos, certains maris des femmes vendeuses n'interviennent pas facilement pour aider leurs femmes suite à certaines considérations sociales, comme quoi des mentalités ou des interdits. Mais pour Alexis, le seul homme que nous avons pu contacter puisqu'il était en compagnie de sa femme effectuant le transport des bananes mûres depuis

Buhonga[74].Celui-ci n'éprouve pas de difficultés d'être à cote de sa femme, qui, selon Alexis, n'a plus de forces pour transporter le gros panier. Alexis nous explique cette situation dans ces termes : *« Je suis là pour l'aider sinon je ne sais pas où aller, c'est elle qui maitrise bien la situation. Parfois je reçois des attaches de la part de mes voisins, sinon faire ceci semble étrange pour les uns et les autres. Mais pour moi, je suis réceptif .Je ne peux pas laisser les fruits de ma femmes pourrir ».*

Dans sa localité, Alexis est stigmatisé par le fait qu'il aide sa femme dans le métier de femmes vendeuses. Cet homme semble ne s'inquiéter de rien en ce qui est de ces préjugés. etTranspirant, Alexis me demande de l'épaulerson panier puisqu'il était fatigué : «*Aujourd'hui je pense que les chemins sont bons »,* racontait-il. Pour dire qu'il espère qu'il ne va pas rencontrer des policiers. Pour lui, il n'y a pas à s'inquiéter des dires des gens : « *L'essentiel est de trouver du pain*. », disait-il. Interrogé sur la garde de leurs enfants quand celui-ci reste à la maison, Alexis réagit très rapidement : *« Non, nos enfants font partie de ce que je partage avec ma femme, il est bon et même ultime de s'entraider, car nous travaillons pour trouver de quoi les faire vivre. Quand ma femme fournit tous ses efforts pour le bien être de la famille, pourquoi pas moi ?»*

Alexis n'a pas manqué à faire part de ses observations sur ce métier. Il dit que pourchasser les femmes vendeuses est plutôt une injustice qui est là et ce qui est malheureux, personne ne parle de cela : *« C'est ce travail qui nous fait vivre. Le problème est que nos femmes n'ont pas quelqu'un qui intercède pour elles ».*Sa femme intervient pour compléter son mari:*« On devrait trouver des places pour tous car, personne ne peutpas passer toute la journée dans la rue avec un panier sur la tête s'il a où mettre ses affaires.»*Cette femme affirme que les autorités de la Mairie de Bujumbura n'ont jamais voulu les rencontrer pour écouter leurs doléances, sinon elles sont prêtes à subir toutes forme de tracasseries, car selon elle, au lieu de mourir chez soi devant leurs enfants, elles sont prêtes se battre jusqu'à ce que l'autorité décide en faveur de leur métier.

[74] Buhonga est une localité de Bujumbura rural, cette localité est situé à une des dizaine de kilomètre de la ville de Bujumbura, mais elle alimente Bujumbura en ouvrier journalier, en maçon surtout et en mendiants de toute sorte ;des enfants des femmes et des personnes des âges avancées.

IV.2.De la débrouillardise aux stratégies de survie

IV.2.1. Femmes courageuses

La majorité des femmes vendeuses exerce ce métier dans un contexte qui circonscrit la situation desurvie ou de débrouillardise, mais chaque femme s'y adapte différemment selon sa situation socio-économique. *Josiane* est une femme vendeuse ambulante qui habite à Sororezo[75] et qui pratique ce métier depuis4ans. Elle présente des mobiles qui influencent sa situation actuelle. Pour *Josiane*, son quartier d'habitation est révélateur de sa situation. Elle le mentionne en ces termes:*« Nous habitons le quartier en peu éloigner de la ville, mais apparemment, il me semble que ce que nous avons besoin pour vivre se trouve ailleurs. Toi aussi, imaginez sur cette colline pêchue, pas de marché régulière ; alors voulez-vous que nous survivons comment ? Deplus, la majorité des habitants de mon petit quartier ne sont pas à mesure d'acheter des fruits, mais quand je viens ici, je peux facilement vendre tout ce que je possède. »*

Ces femmes vendeuses de Bujumbura pratiquent ce métier pour des raisons différentes et leurs formes d'adaptation diffèrent d'une femme à une autre. C'est ce qu'à argumenter Neema : «*…de plus les conditions de vie précaires et le manque de moyens financier suffisants m'ont poussé à faire ce types de métier qui demande peu de moyens pour commencer ».*Pour cette femme, le besoin de soutenir son mari pour améliorer la vie familiale est à l' origine de cette activité de commerce ambulant.

Dans des quartiers périphériques, précaires et non-favorable à toute les formes d'activités génératrices de revenu, comme Kanyari[76] et Sororezo, les femmes vendeuses doivent y quitter et parcourir de longues distancespour aller profiter la clientèle dans d'autres quartiers plus ou moins aisés et favorable à leur activité. C'est le cas de Neema qui nous a indiqué que ce qu'elle lui demande un effort personnel pour continuer dans ce métier.*Pour Neema,« Uwuvunitse aca amenya no gucumbagira »,* un dicton kirundi qui veut dire en

[75] Sororezo, un ensemble d'habitations qui se sont constituées au fil du temps sur une petite colline qui surplombe la ville de Bujumbura. Aujourd'hui les habitants de ce quartier se comptent parmi les habitants de la ville de Bujumbura alors qu'ils sont administrativement attachés sur la commune Kanyosha de la Province de Bujumbura Rural.

[76] Kanyari est un Quartier très populaire situé sur les hautes montagnes qui surplombent la ville de Bujumbura. Ce quartier n'est pas viabilisé ; pas de route. L'eau et l'électricité sont utilisées de manière clandestine

français *: « quand on a cassé la jambe, on s'habitue à boiter »*. C'est la logique de résilience qui est mis en jeux ici par Neema.

Malgré les difficultés permanentes, les femmes vendeuses cherchent toujours à valoriser leurs métiers. C'est-à-dire cette capacité de continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'événement déstabilisant, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères comme l'a définis Manciaux[77]dans sa définition sur cette notion de résilience.

Ceci revient à confirmer ce que nous a dit encore*Neema* sur sa manière de résister sur une longue période pour faire vivre ses petites sœurs et son frère, après la mort de leur mère. Les femmes vendeuses prennent l'habitude d'intégrer leur situation et de se sentir concernées par cette situation. Certaines y voient un avenir meilleur pour l'amélioration de leurs conditions de vie et croient beaucoup à ce métier pour arriver à leur rêve, c'est le cas de *Josiane* et *Diane*:

Josiane:*« Pour moi, j'adore beaucoup la manière dont je travaille et ce qui me fait vivre doit, en générale être intéressant quelque soit les conditions. Pour ce, je dois améliorer ma manière de travailler parce que le passé nous enseigne beaucoup. J'ai déjà constaté que le métier de femme vendeuses mérite d'être appelé un métier parmi d'autres métiers.»*

Josiane se montre optimiste dans ses perspectives d'avenir et elle est convaincue que le métier de femme vendeuse de la rue mérite d'être valorisé comme d'autres métiers par celles qui l'exercent.Pour Diane elle, essaie d'expliquer:*« Quand j'étais sur le bas de l'école, je pensais que je serais une fonctionnaire de l'Etat, mais après mes études les choses ont mal tournées. J'ai décidé de venir ici à Bujumbura et j'ai trouvé la situation très pure. C'est ainsi que j'ai demandé le peu d'argent du capitale à mon oncle parce que rester à la maison tous les jours était gênant devant mon oncle. Pour le moment je suis très fière, je ne demande rien en ce qui concerne les besoin quotidiens pour une fille, je suis à l'aise.»*

Ceci montre que cette jeune fille qui a terminée humanités générales et qui accepte de pratiquer ce métier, avec des complexes, tout en essayant de tenir le coup est une forme de débrouillardise pour bien intégrer sa situation. *Diane* nous a fait comprendre sa situation et le

[77]Michel Manciaux, *op.cit.*

pourquoi d'avoir intégré ce métier dans des détails qui circonscrivent le chômage et le sous emplois des jeunes diplômés au Burundi.

Comme l'indiquent les chiffres de l'ISTEEBU, cité par ADISCO-REJA, la situation du chômage et du sous-emploi des jeunes se représente respectivement comme suit: « *79,3 % en milieu rural et 87,7% en milieu urbain et 62,6% en milieu rural et 71,8% en milieu urbain. »*[78].Pour *Diane,* son métier lui donne un bon statut au sein de la famille où elle loge du fait que ça lui donne une image d'une fille courageuse et capable de s'adapter à des changements socio-économiques.

IV.2.2. Un métier rentable, malgré les conditions de travail

Dans un pays où la situation des personnes sans emplois fixe s'observe facilement sur toutes les couches de la population, plusieurs catégories de personnes cherchent des moyens pour s'en sortir de cette situation. Pour le cas concret, le métier de femmes vendeuses de la rue à Bujumbura mérite une attention particulière.*Jeanne*une femme vendeuse rencontrée nous raconte cela de cette façon: *« Les conditions de travail anormales et inhabituelles dans lesquelles nous travaillons, font que notre métier de femmes vendeuses soit considéré comme précaire, mais c'est un métier qui fait vivre ma famille sans aucune autre source additionnelle de survie.»*

A voir cette position de jeanne, il y a lieu de constater que ces femmes ont une autre représentation sur leur métier et qu'elles ont compris leur situation. Certaines femmes comme jeanne et *Zamda* reviennent surtout sur les conditions de travail anormales et inhabituelles dans lesquelles ce métier s'effectue mais avec des avantages inestimables pour la survie de leurs familles. PourJeannece métier est sa principale source de tout ce qu'elle a besoin dans lafamille. Voici ce qu'elle dit : « *Difficilement, je rationne ma famille, je paie le loyer et le minerval pour mon enfant provient d'ici.»*

Mais parfois Jeanne est dépassée par le fait que son mari a des difficultés. Avec l'épargne qu'elle a commencé à réaliser chaque semaine, Jeanneentrevois un bon avenir. Zamda explique sa manière de vivre telle qu'expliquer par Jeanne. Grâce à son travail de détaillant dans le marché de COTEBU, Zamda assure les besoins quotidiens de sa famille. Ces femmes

[78] ADISCO-REJA, étude sur l'état des lieux de l'emploi des jeunes au Burundi, 2016, p38

témoignent qu'elles sont fières de ce commerce étant donné que nombreuses d'entre-elles sont des chefs de ménage.

Les bénéfices perçus leurs permettent de subvenir aux besoins ménagers, comme les frais scolaires des enfants, la location des maisons, la ration, les vêtements et d'autres besoins.

IV.2.3. Astuces et stratégies d'adaptations au métier de femmes vendeuses

La majorité de ces femmes préfèrent travailler ou faire le marchandage dans des quartiers majoritairement très peuples et populaires : Bwiza, Jabe, Kamenge, Kinama,Musaga et Buyenzi.Pour gagner plus, les femmes vendeuses ayant un capital suffisant vendent en même temps trois ou quatre types de fruits et gagnent sur un bénéfice cumulé. Par exemple, on peut trouver une femme qui circule avec plus de deux ou trois catégories de produits présentés dans le tableau ci-dessous.

Pour échapper à des éventuelles pourchasses policières ou des agents de sécurités au bord des routes, à l'intérieure des quartiers, certaines interlocutrices nous ont révélé qu'elles se sont entendu sur leur manière de travailler :*« Pour pouvoir dissimiler notre existence, on évite des déplacements dans des groupes car les oncles-là* (pour dire la police) *n'aiment pas nous voir dans des groupes* », propos de Rosalie sur les stratégies de contourner la réglementions établie sur le commerce ambulant. D'autres parmi elles préfèrent se regrouper et louent une échoppe, tout près des axes routier, chacune des occupants de ce petit emplacement se présente avec ses produits. C'est ce que nous déclare Rosalie en ces mots : « *Quand le client embarque, on présente ensemble les marchandises et le client fait le choix selon son goût et son besoin. »,* Rosalie de 40ans.

Parmi elles, on compte des veuves qui doivent lutter pour faire vivre leurs enfants. Pour Anna, qui habite avec ses quatre enfants, il lui arrive qu'elle fait recourt, certaines fois, à sa fille ainée. Celle-ci pour aide à transporter ce que sa mère a acheté depuis le marché de COTEBU jusqu'à NyakabigaIII où Anna travaille régulièrement sous un grand parapluie qui la protège contre le soleil. Dans le tableau suivant, nous avons essayé de dresser une liste de certains produits présentement plus commercialiséspar les femmes vendeuses et la moyenne du capital à leur disponibilité pour démarrer ce type d'activité. Dans ce tableau, il apparait également une colonne réservée aux épargnes que les femmes vendeuses reconnaissent comme leurs épargnes mensuelles (qu'elles peuvent encaisser, selon les produits.).

Tableau 1 : Les types de marchandises régulièrement vendus, le capital qu'il faut et les épargnes mensuelles possibles[79]

Catégories de Produits	**Types de marchandises**	**Capital à la disponibilité en *F.Bu***	**Epargnes mensuellesapproximatives en *F.Bu***
Les fruits	*oranges*	*3000*	*10000-15000* **5,6 euro**
	avocats	*10000-20000*	
	ananas	*10000-20000*	
	Bananes mur	*10000-20000*	
Légumes	*Amarantes (Lenga lenga)*	*2000-3000*	*10000-20000* ***6,81 euro***
	Aubergines	*5000*	
	Tomates	*10000*	
	Choux	*5000*	
	ognons	*10000-20000*	
Autres catégories de produits	*Patates douces*	*10000*	*15000 et plus* ***6 ,81euro***
	maniocs	*10000-20000*	
	Régimes de bananes	*10000-20000*	

Selon Alice une interlocutrice rencontrée dans les environs du marché de COTEBU, elle montre que les prix d'achats et le bénéfice journalier varient pour plusieurs raisons: les prix des produits sur le marché d'approvisionnement, la sécurité dans les quartiers notamment,etc. Les bénéfices dans ce genre de commerce changent de jour au jour, chaque jour présente ses miracles et les clients ne sont pas les mêmes pour apprécier ou déprécier la fourniture présentée.

[79]**Source** *: Par l'auteur, notes de terrain.*

La majorité des interlocutrices rencontrées proclament encaissé par jour un bénéfice qui varie entre 2000FBU et 7000 FBU, ce qui équivaut en moyenne à 2,04euros par jour. Ce qui signifie que la moyenne mensuelle des bénéfices que les femmes vendeuses reconnaissent est d'au moins 135000 FBU, c'est-à-dire 61,36 euro par mois. La totalité des recettes perçues leurs permettent de subvenir au quotidien : comme les frais de loyer, la ration, les vêtements et d'autres besoins nécessaires.

Ces femmes vendeuses reconnaissent bien des avantages inestimables qu'elles tirent de ce métier. La majorité reviennent surtout sur la survie famille du fait que la plus part de ces femmes sont dans des conditions socio-économiques non favorable pour confronter la vie qui devient de plus en plus chère dans la ville de Bujumbura.Selon Maslow : *« Pour mieux comprendre notre motivation au travail, examinons d'abord nos besoins.»*[80]Cela affirme que ce qui est important pour les femmes vendeuses est ce qu'elles tirent de leur métier.

[80] Maslow. A., L'accomplissement de soi. De la motivation à la plénitude, Paris, Eyrolles, 2004, p.177

Conclusion

Ce chapitre est essentiellement une analyse du mode de vie de femmes vendeuses. La confrontation entre données empiriques et la théorie nous a permis à dégager un certain nombre de résultats sur ce travail. Dans la plupart des cas, la majorité de ces femmes vendeuses exercent ce métier dans un contexte qui circonscrit la situation de survie ou de débrouillardise.Parmi les femmes vendeuses rencontre, certaines considèrent leur métier comme une alternative pour survivre, d'autres y voient un acte de courage et de débrouillardise, d'autres plus encore comme un métier qu'il faut valoriser.

Elles font face à la pauvreté et la précarité qui guettent leur famille respectives, d'où leur implication dans ce métier. Au-delàde ces douleurs physiques, d'autres souffrances morales restent une autre préoccupation prépondérante pour les femmes vendeuses.C'est surtout l'ensemble des préjugés et des stigmates que ces femmes ont essayé de nous expliquer. L'ensemble de toutes ces informations fournis par les femmes vendeuses, constituent, pour nous le gros des résultats sur ce travail de recherche.

CONCLUSION GENERALE

Ce travail de recherche avait pour objectif de décrire le métier de femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura.Ainsi, pour Christine GRARD: *« Réaliser des enquêtes en anthropologie c'est effectuer un travail long avec les personnes rencontrées.»*[81]Pour cette raison, les résultats sur ce travail de recherche reposent sur des rencontres faites avec les femmes vendeuses dans leurs milieux de vente. Dans ce cas, une méthodologie efficace pour la réalisation de ce travail a été exploitée. Le fil conducteur qui nous a guidés au cours de cette recherche repose sur la question générale de savoir: « dans quels contextes socio-économiques les femmes vendeuses de Bujumbura s'investissent-elles dans ce métier?»

D'abord nous avons constaté que les femmes qui résistent dans cette activité ne produisent que pour la survie familiale. Cependant, ce métier de vendeuses reste, pour ces femmes vendeuses, un outil d'autonomisation, de socialisation et de résilience. En d'autres termes, ces femmes vendeuses réalisent ce métier pour améliorer leurs conditions de vie. C'est donc un triple motivation, à la fois économique, familiale et personnelle qui pousse les femmes à rester dans ce métier malgré elles.En particulier, les femmes veuves ou des femmes délaissées par leurs maris, deux catégories de femmes prédominantes, attirent beaucoup d'attention sur ce métier pour la survie de leurs familles. De cette façon, toutes les motivations précédemment citées, restent ce pendant les plus porteuses, mais il faut interpréter la motivation de l'une ou de l'autre femme vendeuse dans ce métier, comme une façon de comprendre ce qu'elle vit et ce qui la pousse à s'investir dans ce métier.

Ensuite, nous avons constat que ces femmes vendeuses se confrontent à tous bout de champs à des cas de stigmatisation et de jugements dégradants. Cette figure de stigmatisation renvoie à des considérations sociales incorporées sur ces femmes vendeuses par le milieu social environnant qui interagit constamment avec elles. Mais les femmes vendeuses rencontrées s'éloignent de ces considérations en défaveur de leur vécues. Elles s'apparentent à une autre figure : celle des femmes qui méritent une attention particulière, des femmes qui travaillent avec courage et détermination. Elles montrent comment leur métier est essentiel pour leursurvie. Elles se considèrent comme des agents d'un métier autonomes et spécifiques. Elles sont capables de mettre en œuvre des stratégies personnelles de réussir malgré soi.

[81] Christine Grard-Le Mur de la honte. Recherche d'inclusion dans la ville et de citoyenneté depuis les marges de Lima. Ethnographie de la Tablada de Lulin, Université Catholique de Louvain, Louvain-la- Neuve, Mons, 2018.

Au terme de notre travail de recherche, nous ne pouvons pas prétendre avoir étudié notre thématique de recherche de la manière la plus exhaustive, comme l'aurait fait un chercheur chevronné. Nous reconnaissons nos limites, nous n'en sommes qu'au point de nous familiariser avec la recherche scientifique. En ce qui nous concerne, nous nous sommes beaucoup intéressés aux conditions socio-économiques des femmes vendeuses, une activité qui se déroule dans des situations difficiles. D'autres chercheurs pourraient nous compléter en cherchant à comprendre d'autres aspects sur ces femmes vendeuses.Pour cette raison, nous n'avons pas manqué de proposer d'autres questions qu'il faudra approfondir sur cette thématique des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura ; entre autre:

- « Dans le contexte du Burundi et dans la ville de Bujumbura en particulier, pourquoi vendre les vivres et les fruits reste une activité exclusivement féminine ?»
- « Sur quels facteurs (internes ou externes) faut-il compter pour que le métier des femmes vendeuses de la rue dans ville Bujumbura prospère et se professionnalise comme d'autres métier ?»

Cette forme d'ouverture vers d'autres recherches montre que le sujet traité n'a pas été épuisé.Pour cela, cette recherche ouvre pas mal de questions de recherche auxquelles d'autres personnes intéressées par la recherche, sous quelles perspectives soient-elles, pourront nous complété.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Des ouvrages

ABELES M., *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.

BIROUA., *Vocabulaire pratique des sciences sociales*. Paris, Ed. Ouvrières, 1966.

BLANCHET A., etGOTMANA., *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1992.

CAMPENHOUDT L.V, MARQUETJ., et QUIVY R., *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris,Dunod, 2017.

DAVID P., « L'approche situationnelle en anthropologie», e-Migrinter [En ligne], 14 | 2016 consulté à partir de: http:// journalsopenedition.org/e-migrinter/735;DOI:10.4000/e-migrinter.735

DURKHEIM E., De la division du travail social, (1893). : Livre I. [Version numérique]. Consultéle 30/ Mars /2020àpartir : http://classiques.uqac.Ca/classiques/Durkheim Emile/division du travail /division travail. PDF

ELIAS N., La société des individus, Paris, Fayard, 1991.

ETIENNE J.,etMENDRASH., « Qu'est-ce que l'interactionnisme symbolique ? Par Hebert BLUMER », dans Les grands thèmes de la sociologie par les grands sociologues, Paris, Armand Colin, 2000.

FREDERIC A., et PierreR., Précarisation du travail et lien social, in des Hommes en trop ?, Paris, Harmattan, 2001.

GOFFMAN E., La mise en scène de la vie quotidienne, 2 vols, trad. Français, Paris, Minuit, 1973.

BECKER H.S., « *Biographie et mosaïque scientifique*». In Actes de la recherche en sciences sociales, Vol.62-63, juin 1986.pp.105-110.

HALLACK J., Investir, l'avenir, définir les priorités de l'éducation dans le monde en développement, Paris : Harmattan, 1990.

JEAN M., DE QUEIROZ et MAREK Z., L'interactionnisme symbolique, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 1997.

LAPLATINEF., La description ethnographique, Paris, Armand colin, 2015.

LAUTIER B., *L'économie informelle dans le tiers-monde,* Paris, La Découverte (col. Repères), 2004.

MAROUANI et al. , Travail du Genre, Paris, La Découverte, 2003.

MASLOW A., L'accomplissement de soi. De la motivation à la plénitude, Paris, Eyrolles, 2004.

SERGES P., Les formes contemporaines de la pauvreté, de la précarité et de l'exclusion. Le point de vue, in Genèse, 1998.

SINGLY F., Domaines et approches. Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie, Paris, Armand colin, 2010.

STEPHANE B., et Weber. Guide de l'enquête de terrain, Paris, La Découvert, 2010.

TANELLAB., « Que vivent les femmes d'Afrique »? , Paris : Éditions du Panama, 2008.

TCHOUASSI G., «Entreprendre au féminin au Cameroun, possibilités et limites », In entrepreneuriat, développement durable et mondialisation, AUF accès de l'IXème journée scientifique du Réseau Entrepreneurial de l'AUF .Cluj-Napoca : Roumanie, 2005.

2. Articles et revues

ANNE-CATHERINE W., « champ », in Paugam Serge (dir.) Les 100 mots de la sociologie, Paris, Presses Universitaire de France, coll. «Que sais-je? », P.50-51.

CATHERINE M., « Boni, Tanella.-*Que vivent les femmes d'Afrique ?* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 31 mai 2020 à partir de URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14340.

CHRISTIAN L., « Pauvreté, précarité, exclusion ; Définition et concept », Direction de la Recherche des Etudes de l'Evaluation et des Statistiques(DREES) ,2000.

CHRISTINED., « Commerce et travail des femmes à l'époque moderne en France », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2006, consulté le 28 novembre 2019.

GENEST S., Compte rendu de Marc Abélès, Anthropologie de la globalisation. Paris, Payot, 2008.p282–284.consulte le 29/05/2020 à partir dehttps://doi.org/10.7202/018899ar

ISABELLE G., Madeleine Hersent et Laurent Fraise., Femme, économie et développement: *De la résistance à la justice sociale*, ERES.2011

JEAN P., PhD.Tradition de Chicago et interactionnisme : *des méthodes qualitative à la sociologie de la déviance* dans Recherches Qualitatives-vol.30(1), pp.178-199.

JEAN-PIERRE LA CHAUD., Quand la pauvreté affecte la ville, affecte-t-elle plus les femmes?, Dans Revue d'Economie du Développement 2010/2(Vol.18).

JEROME M., *«L'ambulantage*: *Représentations du commerce ambulant ou informel et métropolisation »*, Cybergeo : Européen Journal of Geography [En ligne], Politique, Culture, Représentations, document 355,mis en ligne le 17 octobre 2006, consulté le 15 décembre 2019 à partir de URL:http://journals.openedition.org

JOËLLE M., SYLVIE G., et DIDIER D., De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche, dans Recherches qualitatives –Vol.30(1)

MARIE A., *le concept de résilience et ses applications cliniques .Association de recherche en soins infirmiers | in « Recherche en soins infirmiers » 2005/3 N° 82 | pages 4 à 11*

MICHEL M., La résilience: un regard qui fait vivre dans «*Etude 2001/10 »Tome 395, pp.321-330.*

PIERRE B.,avec YVES D., « Le courriel et sa griffe : contribution à une théorie de la magie», *acte de la recherche en sciences sociales*, 1 janvier 1975, P.7-36

POUPART J., RAINS P., Pires Alvaro P. Les méthodes qualitatives et la sociologie américaine. In: Déviance et société. 1983-Vol. 7 - N°1. pp. 63-91.

REGIS P., «Qu'est-ce que la précarité ? », *Socio* [En ligne] ,2 | 2013, mis en ligne le 15 avril 2014, consulté le 25 mai 2020 à partir de URL : http://journals.openedition.org/socio/511.

STÉPHANE B., «L'usage de l'entretien en sciences sociale .Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », Revue des sciences sociales du politique, Année 1996, Volume 9, Numéro 35, p. 226 – 25.

TCHOUASSI G., «Femmes entrepreneurs au Cameroun : une approche par les récits de vie", revue Congolaise de Gestion, no 2et 3 Janvier- Décembre, 2000.p 67-77.

3. Les thèses et les mémoires

NSENGIYUMVA A., L'espace public urbain comme lieu de survie : Les Timbayi de Bujumbura, Presses Universitaires de Louvain-UCL, Thèse, Mai ,2010.

GRARDC.,-Le Mur de la honte. Recherche d'inclusion dans la ville et de citoyenneté depuis les marges de Lima. Ethnographie de la Tablada de Lulin, Université Catholique de Louvain, Louvain-la- Neuve, Mars, 2018.

GUNHILDO., Migrants dans la ville: une étude socio-anthropologique des mobilités migrantes à Salamanque. Sociologie. Université de Poitiers, 2010, Français. tel-00824454

HARIMESHI P., La condition féminine telle qu'elle se dessine dans la littérature et la société traditionnelle burundaise, Mémoire inédit, Bujumbura : UB, FLSH, 1977.

IYAMUREMYEW., Approche psychosociologique du métier de commerce ambulant chez une femme : Une étude menée auprès des femmes exerçant le commerce ambulant en Mairie de Bujumbura, Mémoire inédit, Bujumbura : UB, FPSE, 2017.

MULINDAHABI F., Essaie d'analyse du fonctionnement du secteur informel dans la diminution du chômage au Burundi : cas des activités informelles à Bujumbura Mairie, Bujumbura, UMLK, 2010, p.2

KAZE N., Etude de l'entrepreneuriat féminin au Burundi : Analyse des entrepreneures et leurs motivations, Mémoire inédit, Bujumbura : UB, FSEA, 1997.

4. Autres publications : Articles de presse, journaux et rapports

ADISCO-REJA., étude sur l'état des lieux de l'emploi des jeunes au Burundi, 2016.

BIT, *Emploi et protection sociale dans le secteur informel. Activités de l'OIT concernant le secteur informel urbain : évaluation thématique.* Rapport de la Commission de l'emploi et de la politique sociale à la 277^{e} session du Conseil d'administration du Bureau International du Travail, Genève, mars 2000, 34 p.

LAVOIE D., Les femmes entrepreneurs dans le domaine manufacturier au Québec, Document de travail HEL, Montréal, 1984.

4. Les sites internet

http://www.bsi-economics.org, (consulté le24/03/2020)

https://www.cnrtl.fr/définition/m%C3%A9tier , (consulté le28/5/2020)

https://doi.org/10.7202/018899ar (consulte le 29/05/2020)

http://journals.openedition.org/etudes africaines/14340. (Consulté le 31 mai 2020)

http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html©2011Association pour la recherche qualitative (consulté le 13 juin 2020)

ANNEXES

Annexes 1 :Le guide d'entretien sur les femmes vendeuses : version Française.

0. Présentation-justification de notre sujet aux enquêtés

Bonjour, je m'appelle Papias IRAKIZA et je suis étudiant à l'UB, en Master 2 Socio-anthropologie. Dans le cadre de mon travail de fin d'études universitaires, je réalise des recherches et j'ai choisis de travailler sur votre métier de femmes vendeuses de la rue**.** Alors, Je vous demanderais de bien vouloir participer à mon enquête en m'accordant un temps non négligeable pour approfondir notre discussion.

L'entretien est simple. Je vous proposerais un certain nombre de questionnements sur votre métier que nous allons essayer d'approfondir ensemble. Vous m'expliquerez simplement votre point de vue, votre avis. L'entretien est anonyme et confidentiel. De ce fait, je n'aurais pas besoin votre présentation. Mais pour m'aider à me souvenir de notre discussion, je vous demanderais également d'accepter que notre entretien soit enregistré à l'aide de mon téléphone. Merci.

Avant de commencer, vous êtes libres à me poser quelques questions de précision.

I. Informations sociodémographiques

La question principale	**Des sous questions possibles ou reformulations**	**l'indicateur visé.**
1. Quel est votre lieu et votre date de naissance ?		*Age et lieu de naissance*
2. Dans quel Quartier vivez-vous actuellement?	Depuis quand ?	*Résidence actuelle*
3. Etes-vous mariée ?	célibataire? En couple ou divorcée ?	*Etat matrimonial*
4. Quelle est votre situation familiale?	Avez-vous des enfants? Si oui, combien?	*Situation familiale*
5. Quelle est l'occupation de ton conjoint?	Depuis quand fait-il ce travail ?	*Métier du conjoint*

II. Parcours professionnels dans des différents métiers

6. Pouvez-vous me parler brièvement de votre parcours socio-économique	-Enumérer les différents métiers que vous avez jusqu'ici effectué ?	*Parcourt professionnel dans les métiers*
7. Pourriez-vous me résumer vos expériences de travail les plus significatives dans ces métiers avant d'être dans ce métier?	-Dans quelle mesure ces expériences sont-elles significatives pour vous ? -Comment ça s'est passé dans vos emplois antérieurs ? -Avez-vous rencontré des difficultés?	*Expériences*
8. Qu'est-ce qui vous a intéressé à choisir ce métier ?	-Y a-t-il des personnes qui ont influencé votre choix?	*Intérêts au métier*
9. Faites-vous ce métier depuis quand ?	-Si vous pouviez remonter dans le temps, referiez-vous ce métier?	*expériences*
10. Que-ce qui explique pourquoi votre métier attire beaucoup plus les femmes que les hommes?	-Est-ce qu'il y a lieu de trouver des hommes qui font ce métier ?	*Genre et métier*

III. Intégration dans le métier de femmes vendeuse.

11. En un mot, une image ou une expression, pourriez-vous me dire ce qu'éveille pour vous l'intégration dans ce métier ?	-Qu'est-ce qui vous vient en tête lorsque vous pensez à l'intégration dans ce métier ? -Pourquoi avoir choisi ce mot? -Pourriez-vous m'en dire davantage?	*Conscience en son métier*
12. Comment avez-vous vécu votre insertion dans ce métier par rapport à votre milieu de vie ?	-Avez-vous vécu des difficultés? (Ex : harcèlement par des paires du même métier, préjugés autour de votre métier, exclusion ou des mots violents, etc.) -Comment vous vous êtes sentie? -Comment vous vous sentez pour le moment ?	*Difficultés d'insertion*
13. Dans quelle mesure votre lieu	-Est-ce que ces limitations de	*Lieu de travail*

de travail est-il adapté et ne pas un autre ?	terrain de travail vous paraissent comme un obstacle ou avantage ?	
14. Comment vos collègues expérimentées vous ont-elles accueillie dans les premiers jours dans ce métier?	Est-ce que ton mari a été favorable pour ton choix du métier de femme vendeuse ?	*Environnement social dans le métier*
15. Y a-t-il des gens qui vous ont soutenu dans votre insertion dans ce métier ?	-Si oui, qui sont-ils? Qu'ont-ils fait? -S'agit-il de membres de familles, un ami ou collègues ?, ...	*Soutiens/accompagnateurs*

IV. Les facteurs externes jouant un rôle dans l'insertion des femmes vendeuses dans ce métier.

16. De quelle façon votre parcourt dans de métiers différents de celui-ci vous a-t-il préparé à votre intégration dans celui-ci ?	-Diriez-vous que le parcourt reçu vous a bien préparé à être plus compétitive et bien intégrée dans celui-ci? -Pourquoi?	*expériences*
17. Comment parvenez-vous à gérer la conciliation entre votre travail et les préoccupations familiales ?	-Y a-t-il des mesures précises? Si vous aviez un ou deux, lesquelles ? -comment cela est-il reçu de la part de ton mari? De vos enfants?-Pensez-vous que vos conditions de travail en tant que femme sont favorables à votre bien être familiale? Expliquez.	*Vie famille et métier*
18. Quelles sont les mesures mises en place par votre entourage pour vous aider à faire votre métier avec facilite ?	-Par exemple : Ton mari, tes amis du même métier,……	*Environnement familiale et social par rapport au métier*
19. Est-ce que votre métier de vendeuses vous laisse avec des indices de promotion vers d'autres métiers?	-Qu'en-il par rapport à la professionnalisation de ce métier ? -Comment expliquez-vous cela?	*Professionnalisation au métier*
20. D'une manière générale, diriez-vous que votre métier serait	-Pourquoi le valoriser? -À votre avis, que ce qu'il faut faire?	*Valeur du métier*

un métier qu'il faut valoriser comme d'autres ?		

V. Les stratégies d'adaptation dans le métier

21.À votre avis, y a-t-il des attitudes ou des manières d'être privilégiées quand vous êtes dans ce métier ?	-Par exemple, pensez-vous que vous devez modifier votre langage, adapter votre conversations, changer votre habillement ?, etc.	*Attitude*
22. Au-delà de ce qui relève de vos difficultés, comment faites-vous pour rester dans ce métier ?	-Est-ce que toutes les femmes vendeuses se comportent de la même manière pour rester longtemps dans ce métier ?	*Stratégies à adopter*
23. Selon vous, quelles sont les qualités/compétences/ aptitudes nécessaires pour une femme vendeuse ?	-L'acquisition de ces compétences nécessite une certaine expérience dans ce métier ?	*Qualités/compétence*
24. Si nous revenons aux difficultés que vous avez vécues, comment avez-vous réagit sur le coup? Qu'avez-vous fait/ que faites-vous pour le moment ?	-Faites nous une description de l'ensemble des stratégies adoptées	*stratégies*
25. Auriez-vous des secrets à nous révéler concernant votre métier ?	-En ce qui concerne la rentabilité dans ce métier, qu'en dites-vous ?	*Secrets du métier /* *rentabilité*

Annexes 2 :Le guide d'entretien sur les femmes vendeuses : version kirundi

0. UMWIDONDORO W'UWUGIRA ICIRWA N'INSIGURO KURI ICO CIRWA

Ndabaramukije.Jewe nitwa Papias IRAKIZA, nkaba ndi umunyeshure mugice ca kabiri munyigisho za kaminuza y'Uburundi, mu gisata cigisha ibijanye n'imibano n'imibereho y'abantu.Nkabanje ndabagana muntumbero yo kubasaba ikiganiro.Ikiganiro tuza kugirana gihagaze ku mwuga wanyu wo kudandaza.Kuri ubwo rero, nagira ndabasabe mudufashe kugira dushobore gutahura vyinshi kuri kano kazi kanyu mukundonsa akanya gakwiye ko kuyaga namwe.

Kumpa iki kiganiro ni uburenganzira bwanyu, vyongeye ivyo tuza kuvugana bizoguma ari ibanga hagati yanje namwe. Ariko mbanje kubasaba muze kunyemerera ndabafate amajwi ya kino kiyago kugira nze gushobora kwibuka vyoroshe ikiyago twagiranye. Hejuru yivyo,ntanahamwe hazoboneka amazina yanyu kuberako ntanayo nza kubabaza. Ico muza kunyagira cose ni icingira kamaro, na cane cane ko ata ntererano yanyu iza kuba ntoya, igihambaye ni iciyumviro muza gutanga.Murakoze.

Imbere yo gutangura , murashobora kumbaza aho mutanonokewe.

I. Ibijanye n'umwirondoro w'uwo tuvugana

Aho twibanda mukugira ikiyago	**Ibindi dushobora kugarukako**	**Ivyotwipfuza gutahura/kumenya.**
1. Mwavukiye hehe ,mufise imyaka ingahe?		*Kutubwira aho aba n'imyaka yoba afise.*
2. Ubu mwoba muba hehe ?	Kuva ryari	*Aho aba ubu*
3. Mwoba mwubatse?	Mumaze imyaka ingahe mwubatse? Muribana?	*Umubano mu muryango*
4. Mumuryango wawe vyifashe gute?	Murafise abana?bangahe	*Uko vyifashe murugo rwiwe*
5. Umutware wawe akora iki?	Yoba amaze umwanya ungna gute akora ako kazi?	*Umwuga w'uwo bubakanye*

II. Imyuga uwo tuyaga yoba amaze gukoreramwo

6. Mwoncira kumayange imyuga mwoba mumaze kwiyungunganyamwo ?	-tuyayagire uko mwagiye muravyitwaramwo ?	*Aho amaze kwiyungunganya*
7. Mwoducira kumayange ivyo mwashoboye kwigira mu vyo mumaze gucamwo n'uburyo mwakuye ivyigwa mw'iyo myuga?	-Kubera iki ivyo mwakuye mw'iyo myuga mubizirikana cane? -Vyagenda gute ico gihe? -mwarahuye nibibagora?	*Ico yize*
8. kubera iki mwahisemwo uno mwuga?	-hoba hariho uwabibafashijemwo?	*Ico yashimiye umwuga*
9. Mukoze kano kazi kuva ryari ?	-Bishitse ukaronka akanya ko kongera kwihitiramwo,wumva wokwishimira kubandanya uno mwuga	*Ico yize /azi*
10. Ni igiki co dufasha gutahura uno mwuga ukorwa cane cane n'abagore?	-Burya hoba hariho abagore bakora aka kazi kanyu?	*Ibijanye n'umwuga n'igitsina*

III. Ibijanye no kwinjira mumwuga wo kudandarira mukayira.

11. Mw'ijambo rimwe guba mukora /uri muri aka kazi bikwibutsa iki?	-Wibutse uko watanguye gukora aka kazi haza iki mumutima? -Kubera iki ico? -Gerageza mudusigurire ?	*Ivyo azirikana k'umwuga akora*
12. Mu gutangura kwinjira muri uno mwuga vyabagendeye gute mukibano?	-Hoba hari ingorane mwahuye nazo? (Ex : ugutotezwa nabo mukoranana, ,ukuvugwa nabi bifatiyekukazi, exclusion ou des mots violents, etc.) -mwiyumvise gute? -ubu naho mwiyumva gute?	*Intambamyi zokwinjira muri uwo mwuga*
13. Kubera inzihe mvo mwahisemo gukorera ngaha ?kubera iki mudakorera ahandi ?	- kuba hari ahao mutemerewe kugera hari ico bihindura mubijanye no kwiteza imbere?	*Ibijanye nikibanza co gukoreramwo*
14. Abo mwasanze muri uno mwuga babakiriye gute?	Ese umutware wanyu wewe yavayakiriye gute amaze kubonako utanguye uno mwuga?	*Abagukikije be n'umuga ukoreramwo*
15.Hoba hariho abantu bakubaye hafi kugira mutangura uno?	-bariho boba ari bande? Bobo bakora udukit? –Boba ari ab ?, ...	*Aryango canke n'abagenzi basanzwe ?*

IV.Impamvu zituma bamwe n'abandi muri abobagore bakora uwo mwuga.

16. Ni kuruhe rwego kuba mwakoze uno mwuga hari utundi mumaze kwiyungunganyamwo vyagufashije?	-wibazako ivyo waciyemwo vyagize ico bifashije muri ibi ukora ubu? -kurer iki?	*Ico yize mubindi yagiye arakora*
17. Ni gute ushobora guhuza uno mwuga nibikorwa vy'urugo?	-hoba hariho ingingo ntarengwa wamaze kwifatira wewe nyene?Zoba ari izahe? -umutware wawe avyakira gute? De vos enfants? -wibazako uburyo mukoramwo aka kazi hari ico vyonona mubijanye n'umubano murugo iwawe?Dusigurire.	*Ubuzima bwo mumuryango kubuhuza n'umwuga*
18. Ni ibihe wibazako vyakozwe n'abagukikije kugira uno mwuga wanyu utezwe imbere?	Nk'akarorero :umgabo,abana,a babanyi	*Ikibano be n'akazi ukora*
19. None uno mwuga uraguha icizereko mushobora kwiteza imbere mukaja no mubindi?	-canke mwipfuza guteza imbere uno mwuga nyene? -Mwogerageza kudusigurira?	*Guteza imbere umwuga ukora*
Muri rusangi ,uno mwuga ubona ari uwo gutezwa imbere ?	-kubera iki? -Kubwawe hokorwa iki?	*Agaciro kumwuga akora*

V. Uburyo bukoreshwa mukwimenyereza gukora neza uwo mwuga

21.Kubwawe wibazako hari	-Nk'akarorero,wibazako bisabako	*imyitwarire*

imyitwarire isabwa kugira uno mwuga uwurangure neza?	uhindura uko wahora uvuga, wahora witwara,guhindura uko wama wambara?, etc.	
22.Twirengagije ibibazo muhura mw'uno mwuga,mubigenza gute ngo ntimurambirwe n'aka kazi kanyu mukora?	-None burya abadame bose boba bitwara cokimwe kugira uno bawurambiremwo?	*Ivyo kwitwararika*
23.Kubwanyu,nizihe nyifato,ubushobozi bisaba kugira uno mwuga ugume utera imbere ?	-Ivyo hari ico bisaba muri uno mwuga ?	*Ubwiza mumwuga n'ububansha*
24.Tugarutse kutugorane mwahuriye mw'uno mwuga,ubwambere biba mwavyitwayemwo gute ?	-Gerageza mutubwire uko mwavyitwayemwo	*Ubushishozi*
25. Hari akabanga mwotumenera kerekeranye n'uno mwuga?	-Kubijanye n'amafranga mwoba mwinziza ntaco mwobituyagirako?	*Amabanga y'umwuga/* *Ico yinziza*

Annexe 3 :Les trois notions relatives à la pauvreté définis par lePNUD.

-*La pauvreté extrême ou pauvreté absolue*: une personne vit en condition d'extrême pauvreté si elle ne dispose pas des revenus nécessaires pour satisfaire ses besoins alimentaires

essentiels définis sur la base de besoins caloriques minimaux (1800 calories par jour et par personne (OMS)).

-*La pauvreté générale ou pauvreté relative*: une personne vit en condition de pauvreté générale si elle ne dispose pas des revenus suffisants pour satisfaire ses besoins essentiels non alimentaires: habillement, énergie, logement, ainsi que des biens alimentaires.

-*La pauvreté humaine*: est considérée comme l'absence des capacités humaines de base, analphabétisme, malnutrition, longévité réduite, mauvaise santé maternelle, maladie pouvant être évitée. Le PNUD ne définit pas officiellement la pauvreté monétaire, mais l'évoque. C'est la pauvreté humaine qui est mise au cœur de l'analyse et celle-ci est liée à la notion développement humain.

Annexes 4:Lestrois types idéaux développés par Serges Paugam (1998, p145): *la pauvreté intégrée, la pauvreté marginale et la pauvreté disqualifiante.*

1. La pauvreté intégrée *renvoie davantage à la question sociale de la pauvreté au sens traditionnel qu'à celle de l'exclusion sociale. Ceux que l'on appelle les «pauvres» sont, dans ce type de rapport social, nombreux et peu distincts des autres couches de la population. Le débat social est organisé autour de la question du développement économique, social et culturel au sens général et concerne donc surtout les inégalités sociales liées au territoire. La pauvreté de la population est liée, dans les représentations collectives, à la pauvreté de la région et de l'ensemble du système social. Par ailleurs, même s'ils peuvent être touchés par le chômage, celui-ci ne saurait, en lui-même, leur conférer un statut dévalorisé. Il est, en effet, le plus souvent compensé par les ressources tirées de l'économie parallèle. Ces activités jouent aussi un rôle intégrateur, pour tous ceux qui s'y adonnent.*

2. La pauvreté marginale *renvoie au moins autant, dans le débat social, à la question de la pauvreté au sens traditionnel du terme qu'à celle de l'exclusion. Contrairement à la pauvreté intégrée, ce que l'on appelle les «pauvres» ou les «exclus» forment seulement une petite frange de la population.*

Ce sont en quelque sorte, dans la conscience collective, les inadaptés de la civilisation moderne, ceux qui n'ont pu suivre le rythme de la croissance et se conformer aux normes imposées par le développement industriel.

3. La pauvreté disqualifiante *renvoie plus à la question sociale de l'exclusion qu'à celle de la pauvreté proprement dite, bien que les acteurs sociaux continuent à utiliser les deux expressions. Ce que l'on appelle les «pauvres» ou les «exclus» sont de plus en plus nombreux. Ils sont refoulées hors de la sphère productive et deviennent dépendants des institutions d'action sociale, tout en connaissant progressivement de plus en plus de difficultés. Il ne s'agit pas, pour la plupart, d'un état de misère stabilisé, se reproduisant d'année en année à l'identique, mais d'un processus pouvant impliquer, au* contraire, des variations soudaines dans l'organisation de la vie quotidienne. Même s'il ne faut pas généraliser, comme nous l'avons vu précédemment, il est vrai que de plus en plus de personnes.

Annexes 5:Les deux tableaux proposés par Serge Paugam (1998, p.159) qui montrent les différents types de relations d'interdépendance entre les populations désignées comme pauvres ou exclues et le reste de la société.

Tableau 1.

Caractéristiques générales		
Types idéaux	***Représentations collectives***	***Identités des personnes «pauvres»***
Pauvreté intégrée	*pauvreté définie comme la condition sociale d'une grande partie de la population, débat social organisé autour de la question du développement économique, social et culturel*	*les pauvres ne forment pas une Under class, mais un groupe social étendu,faible stigmatisation des pauvres*
Pauvreté marginale	*pauvreté combattue, débat social autour de la question des inégalités et du partage : des bénéfices visibilité d'un groupe social marginalisé (quart-monde)*	*les personnes ayant un statut social de «pauvres» (au sens de Simmel) sont peu : nombreuses, mais elles sont fortement stigmatisées. On en parle comme des «cas sociaux»*
Pauvreté disqualifiante	*prise de conscience collective. du phénomène de la « nouvelle pauvreté » ou de « l'exclusion», crainte collective face au risque d'exclusion.*	*de plus en plus de personnes sont-susceptibles d'être reconnues comme des « pauvres » ou des « exclus », mais forte hétérogénéité des situations et des statuts sociaux, le concept d'Underclass n'est pas opérationnel en raison de cette diversité et instabilité des situations, mais il est souvent utilisé dans le débat social*

Tableau 2.

Facteurs qui contribuent à leur constitution ou à leur maintien

Types idéaux	***Marché de l'emploi***	***Liens sociaux***	***Système de protection sociale***
Pauvreté intégrée	*faible développement économique, économie parallèle, chômage cache*	*force des solidarités familiales, protection par les proches*	*Faiblecouverture sociale pas de revenu minimum, garant*
Pauvreté marginale	*quasi-plein emploi, chômage réduis*	*maintien ou diminution progressive du recours aux solidarités familiales*	*généralisation du système de protection sociale, revenu minimum garanti pour les plus démunis (recours limité)*
Pauvreté disqualifiante	*forte augmentation du chômage, instabilité des situations professionnelles, difficultés d'insertion*	*faiblesse des liens sociaux en particulier chez les chômeurs et les populations défavorisées*	*forte augmentation du nombre des allocataires du revenu minimum garanti, développement de l'assistance aux pauvres*

***Source** : Serge Paugam. Les formes contemporaines de la pauvreté, de la précarité et de l'exclusion. Le point de vue sociologique, in Genèse, 1998, p.159.*

Annexes 6 :Encadre 1 : La perspective de RégisPierret (2013), sur la précaritédans son article *« Qu'est-ce que la précarité ?».*

*-**Les protégés** ne se sentent pas concernés par la précarité ; ils exercent une activité professionnelle au sein de la fonction publique ou bien encore ils appartiennent à un milieu socialement protégé, à la grande bourgeoisie par exemple. Alors qu'il est généralement question des précaires, il nous semble nécessaire de réaliser une subdivision entre les « précarisables » d'une part et les « précarisés » d'autre part*

*-**Les précarisables** constituent un groupe interstitiel, ils sont dans une position où ils ne sont ni « protégés », ni « précaires ». Ils sont majoritaires. Pour le dire autrement, la souffrance au travail, la peur de perdre son emploi (Maurin, 2009), la dépression (Ehrenberg, 2010), c'est eux. Ils savent que leur statut peut être éphémère, qu'ils peuvent basculer à tout moment. Potentiellement précaires, ils ont le sentiment d'être précarisés, l'emploi ne leur offre aucune certitude, ils sont dans l'insécurité permanente, dans la hantise de rejoindre la cohorte des exclus. Ils se sentent menacés par l'exclusion et s'ils travaillent, ils ne savent pas pour combien de temps encore. Leur entreprise peut fermer. Ce sont les travailleurs pauvres décrits par Florence Aubenas (2010), ces femmes de ménages surexploitées, mal payées d'une part, obligées d'autre part de travailler le double d'heures, l'ampleur de leur tâche étant sciemment sous-évaluée par l'entreprise d'entretien. Ce sont les travailleurs précaires, par exemple les ouvriers employés par des entreprises sous-traitantes ou des agences d'intérim sur le site de Peugeot dont parlent Serge Beaud et Michel Pialoux (1999). Leur entreprise peut fermer ou encore ils ne sont pas sûrs que leurs contrats soient reconduits- Lorsque nous parlons des « précarisés », nous franchissons un cran supplémentaire. Là, il n'y a plus l'angoisse de la perte de l'emploi car il est déjà perdu, ou n'a jamais été connu. Dans le premier cas, il est un lointain souvenir, dans le second, il constitue un monde inconnu.*

Source: Régis Pierret, «Qu'est-ce que la précarité ? », Socio *[En ligne] ,2 | 2013, mis en ligne le 15 avril 2014, consulté le 25 mai 2020 à partir de URL : http://journals.openedition.org/socio/511*